

Prix Louis Guilloux des Jeunes

ÉVA CARADEC

ANAÏS CASTILLO

ÉLISE DUTEIL

SETI LE THIONNAIRE - EVEN RAOULT

NÉPHÉLIE CHANTZIS

LILIAN L'HARIDON

SOPHIE BARENTON

MADENN SOULABAILLE

NOAH GONZALES-PAYS

FLORENTIN TESTU

ALICE MARIE-OLYMPE LE DAUPHIN

JULIETTE DUTEIL

ÉLY DESBOIS - EMMA JAFFRY

ALBANE PLURIEN

LÉONIE MARTIN

LOREDANA POPA

2020 - 2021 - 2022 - 2023

Prix Louis Guilloux des Jeunes

ÉVA CARADEC
Cher Monsieur Guilloux
Prix Lycées 2020

ANAÏS CASTILLO
La vengeance d'un réfugié
Prix Lycées 2020

ÉLISE DUTEIL
En attendant de vous revoir
Prix Collèges 2020

SETI LE THIONNAIRE - EVEN RAOULT
Belzec
Prix Collectif Collèges 2020

NÉPHÉLIE CHANTZIS
Vérités
Prix Jeunes Étrangers 2020

LILIAN L'HARIDON
Le Guilloux Poly
Prix Lycées 2021

SOPHIE BARENTON
Bonne année! Plein de bonnes choses ...
Prix Lycées 2021

MADENN SOULABAILLE
Vivre dans les bidonvilles de Mumbai
Prix Collèges 2021

NOAH GONZALES-PAYS
Mon rêve
Mention Spéciale Collèges 2021

2020 - 2021

Prix Louis Guilloux des Jeunes

FLORENTIN TESTU

Le milieu

Prix Lycées 2022

ALICE MARIE-OLYMPE LE DAUPHIN

Un souvenir

Prix Lycées 2022

JULIETTE DUTEIL

Filou, le chat

Prix Collèges 2022

ÉLY DESBOIS - EMMA JAFFRY

Lettre à Gwen Liéval...

Prix Collectif Collèges 2022

ALBANE PLURIEN

Le Français

Prix Lycées 2023

LÉONIE MARTIN

Ils étaient dix-sept

Prix Collèges 2023

LOREDANA POPA

Traductrice de guerre

Mention Spéciale Collèges 2023

2022 - 2023

26^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2020

La Société des Amis de Louis Guilloux
organise son vingt-sixième Prix Louis
Guilloux des Jeunes
qui a pour objectif
de cet écrivain et
générations à lire

Sujet proposé :

Âgé de 24 ans, Louis Guilloux écrit son premier roman, *L'Indésirable*, en 1923. Cet inédit vient d'être publié :

On les avait entassés là, comme on avait pu, dans de méchantes baraques en planches, dressées à la diable dans une plaine. Cette plaine, que fermait la rivière du Goulan, et qu'abritait des vents de mer une colline garnie de ronces, n'était guère qu'à deux kilomètres de Belzec. On l'appelait la plaine de la Croix-Perdue, à cause de sa solitude, et d'un Christ de granit dont l'image mutilée se dressait au bord de la route, à deux cents mètres du camp.

Le camp lui-même était composé de cinq baraques rectangulaires, longues et basses, dont quatre, celles où étaient parqués les indésirables¹, formaient bloc ; la cinquième, un peu en retrait, plus petite et mieux construite que les autres, servait de poste aux soldats à qui l'on avait commis la garde des prisonniers, et de bureau au commandant, au fourrier et à l'interprète.

Louis Guilloux, *L'Indésirable*, éditions Gallimard, 2019.

¹ Il s'agit d'étrangers résidant en France et considérés, dès le début de la guerre 14-18 comme des ennemis, parqués dans ce type de camp.

2020

CHER MONSIEUR GUILLOUX

Je vous écris une lettre qu'hélas, vous ne pourrez lire. Cependant, si je prends la liberté aujourd'hui de vous écrire, c'est que je sens que malgré les kilomètres et les années qui nous séparent, vos mots sont bien plus proches de nous, de moi, que ce que j'imaginai.

Mais avant toute chose, laissez-moi vous raconter l'histoire de ma famille pour que nous puissions mieux faire connaissance.

* *

Ce n'est pas une histoire extraordinaire, avec des héros de la résistance, des maquisards courageux, ou encore des combattants méritants. Ce n'est pas une histoire banale pour autant, parce que la vie d'aucun homme n'est banale. Non, c'est l'histoire d'hommes et de femmes comme vous et moi qui se sont démenés comme ils ont pu pour vivre dignement, avoir un foyer, un peu de nourriture le soir au dîner et assurer la sécurité de leurs enfants. Je suis le fruit d'un long exil, d'une transhumance violente, d'un voyage prompt et brutal. Je porte les blessures de ma famille en moi; mes cellules sont faites de honte, de colère, de violence. Lire vos mots à fait rejaillir en moi cet héritage enterré, peut-être jamais réellement oublié, une plaie écorchée vive sur laquelle j'ai passé un baume réparateur, fait de temps, de routine, de famille, de distractions et d'énormément d'amour. Vos mots sont comme du citron sur une plaie, ils ravivent les douleurs du passé, ça pique, ça brûle et je ne vois pas d'autre solution que d'y faire face. De les regarder et de les coucher sur papier une bonne fois pour toute. Écrire pour guérir. C'est une chose que je n'ai jamais faite, et c'est une histoire que peu de gens connaissent.

Amin Belaskri est né en 1931 dans le village de Souama, un petit village perdu dans les hauteurs de la Kabylie rurale au nord de l'Algérie. Un village dressé sur les flancs de la montagne où les étés sont chauds et arides, les

hivers glacés et secs. Je ne connais pas ce village mais j'ai eu la chance de voir quelques photos d'époque. Sur les clichés, on voit des femmes au regard dur et aux traits secs, elles portent sur le dos leur enfant enfoui sous des couvertures d'où seule la tête est découverte, leurs jupes de laine de mouton semblent lourdes et inconfortables ; à leurs pieds de nombreux moutons broutent l'herbe rase de la montagne, et en arrière-plan on devine le village de Souama. Je me souviens, des années après, avoir été frappé par la ressemblance avec le portrait de bretonnes au musée de Quimper. Les mêmes traits tirés, le regard froid et sec, une sorte de brutalité de la vie intégrée au corps. Les clichés des hommes les montraient devant d'immenses charrettes transportant des marchandises tirées par des ânes, devant des commerces de tous genres, ou encore sur la place du village. On peut imaginer la vie en ces temps-là avec les femmes dans la montagne gardant bêtes et enfants, les hommes occupés à marchander. Mais enfin là n'est pas le sujet.

Dans les années 50 débute la guerre pour l'indépendance de l'Algérie, une guerre de « libération » comme ils l'appelaient. Je ne vais pas vous faire le récit de cette guerre monstrueuse car vous la connaissez, et j'imagine que vous l'avez vécue depuis la métropole.

Au début de la guerre, les populations rurales qui, pour la plupart, n'avaient jusqu'alors jamais été concertées dans la prise de décisions politiques, ni même dans la vie du pays en général, ont dû faire un choix décisif qui relevait de « l'honneur », de la « patrie » et autres concepts aussi vagues que dangereux quand ils sortent de la bouche de gens mal intentionnés. La libération d'un peuple soumis, ou l'acceptation d'une domination étrangère illégitime. En d'autres termes, la guerre pour la liberté ou l'asservissement pour la paix. Les mots que j'emploie sont choisis avec du recul, influencés et biaisés par les années passées, et vous comprendrez bien sûr qu'à l'époque, les faits n'étaient pas aussi simples que ça. Beaucoup de kabyles ne voyaient aucun mal à la présence française sur leur territoire, car en réalité très peu de français vivaient dans les montagnes. Mais le plus étonnant est qu'ils en dégageaient une certaine fierté. La fierté de faire partie de la nation française, nourrie seulement de clichés qui alimentait une vision bien éloignée de la réalité de leurs conditions.

Alors quand débute la guerre, Amin Belaskri décide de se joindre comme supplétif à l'armée française, pour contrer et détourner les nombreux attentats du FLN dans la région. Les combattants du FLN terrorisaient les habitants par leur sang-froid et l'obsession pour le combat. Un combat qu'ils allaient payer cher. Mon père s'est peut-être défilé face à ses confrères qui ne juraient plus que par le sang. De cette période, je n'en sais en réalité que très peu. Je me souviens seulement de l'horreur dans le regard de ma mère quand elle en parle. Qu'une nuit, ils sont restés plus de douze heures à la menacer en attendant le retour de mon père parti à Tizi Ouzou, la tempe collée à l'arme froide, la gâchette enclenchée. Après ces années d'humiliation et de peur, la France signe sa défaite, mes parents avec. Au cours de l'année 62-63 des milliers de familles comme la mienne quittent leur pays d'où leurs maisons sont ravagées avant d'être brûlées, leurs amis égorgés, leurs noms bannis et maudits. Un pays soi-disant victorieux mais nullement en paix, qui implose sous la haine et la soif de vengeance. De son pays, mon père en parle peu, il a regardé le port d'Alger s'éloigner depuis le bateau et il n'a plus jamais voulu y retourner. Depuis ce départ, il s'est résolu à renoncer à son identité algérienne.

Amin Belaskri a posé ses maigres valises au camp de Bias après un long voyage, Lynda sa femme enceinte de trois mois et Selim, mon frère, sous le bras. J'imagine l'immense désillusion de mon père, et le choc pour ma mère. De la France, ils connaissaient la splendeur de Paris, vaguement la carte des fleuves et régions du pays, Napoléon, le nom de quelques fromages et le Palais de Versailles. Arrivés en plein mois de mars, c'était une France froide, grise et sale qu'ils découvraient à la gare d'Agen. Les autorités des colonies françaises leur avait promis des logements modernes aux alentours des grandes métropoles, la réalité fut tout autre. Trop de gens, trop précipité, pas assez de moyens, mais vous verrez c'est temporaire, allez mettez-vous sur la file de gauche s'il vous plaît. Alors ils ont été ballotté de train en train, de transports en commun en bus de plus en plus brinquebalants à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la campagne. Et c'est là, en plein Lot-et-Garonne, que leur vie française pouvait commencer. Ou plutôt, que leur vie en France pouvait commencer.

*

Je suis né quelques mois après l'arrivée de mes parents dans le camp. Mon père, dans les premiers mois, fou de désespoir et d'humiliation avec d'autres pères en colère comme lui, buvaient beaucoup. Alors souvent il rentrait ivre mort et trouvait auprès de sa femme le souvenir du pays qu'il venait de quitter. Les odeurs d'huile d'argan qu'elle s'appliquait sur les cheveux et sur la peau, la douceur de sa chair généreuse, la chaleur de son ventre dans lequel grandissait l'espoir d'une vie meilleure, la promesse des générations à venir. C'est au milieu des baraques, du terrain de foot et de la forêt de sapins aux alentours que j'ai grandi. L'insouciance de l'enfance m'a permis de vivre une vie que je pensais être la même pour tous les petits garçons de mon âge. Je jouais avec mes amis dans les allées en gravier, allait à un semblant d'école, et quand je rentrais, ma mère se débrouillait toujours pour m'offrir quelque chose à manger. Jamais les barbelés et grilles derrière chez nous ne m'avaient intrigué, et le fait que nous habitions en France, mais en réalité qu'avec des Algériens à parler kabyle, non plus. Mon monde s'arrêtait là où étaient plantées ces grilles, et je trouvais ce monde déjà si grand !

Ce n'est qu'à l'adolescence avec quelques amis que j'ai commencé à me poser des questions sur la vie au-delà de ces barrières. Mes parents ne me parlaient que très peu, voulant faire durer le plus longtemps possible l'insouciance heureuse, peut-être se mentant à eux-mêmes sur la vie qu'ils menaient aussi. Au fil des années, plus je comprenais, plus j'étais en colère. Une colère violente et puissante qui, quand elle surgissait, me faisait peur. Une bête enragée qui tourne dans une cage. Une boule de rage et de frustration bloquée dans ma poitrine grandissait, alimentée par ce sentiment insupportable qu'est l'injustice. Cette impression que je manquais quelque chose, qu'on me volait quelque chose, qu'on me dérobait les années qui se devaient d'être inoubliables, les premières sorties en douce pour aller dans des discothèques, premiers baisers volés, premières rencontres qui vous marquent, premières gueules de bois. La renaissance de la jeunesse, le sentiment de toute puissance face à ses parents. Pourquoi étions-nous enfermés sans raison ? Et surtout, pourquoi est-ce que tout le monde autour faisait comme si c'était normal d'avoir été privés de liberté ?

*

Il y a quelques mois, je suis tombé sur un de vos livres à la bibliothèque de Caen. Vous étiez exposé sur une table parmi d'autres auteurs pour une sélection « Mémoires de guerre, dire l'indicible ». J'ai commencé à lire « *L'indésirable* », votre roman sur la Première Guerre mondiale, écrit quelques années après. Un passage m'a bouleversé, vous vous doutez sûrement duquel je parle, celui de la description des camps. C'était comme si vous décriviez et redessiniez les lieux de mon enfance. Ces baraques qui ont fait partie de mon quotidien, les seuls bâtiments que j'ai connu pendant des années. Vos mots sont taillés fins, bruts, tranchants et tellement justes à la fois. Ils m'ont traversé et beaucoup d'images de mon enfance que j'avais oubliées, que j'avais décidé d'oublier, ont ressurgi avec une précision troublante.

Le camp de Bias n'était pas composé de cinq mais d'une dizaine de baraques rectangulaires longues et basses, dont une plus loin, en retrait, mieux construite et plus petite était réservée au personnel administratif. Personnel administratif qui était composé de responsables, directeurs des camps, gardes, soldats, mais aussi volontaires de la Croix-Rouge et autres organismes d'aides, enseignants, d'un interprète, plusieurs infirmières, et de quelques médecins. Petit à petit nous avons pris conscience de la disparité existante entre le personnel administratif et nous, eux les dominants, nous les dominés. Nous étions en 1978, la décolonisation avait théoriquement pris fin depuis plus d'une dizaine d'années, mais ils entretenaient toujours ce rapport avec nous, eux les Européens, nous les Arabes. L'électricité était coupée à 22 heures dans toutes les baraques tandis qu'on voyait leurs télévisions briller jusque tard dans la nuit. Et puis nous n'avions tout simplement pas le droit à des télévisions.

Bias c'était un mouvoir. Tout était fait pour nous maintenir à l'intérieur, nous coupant littéralement du monde extérieur. Pas de radio, pas de télé, nous étions exclus de la société française, le moins nous savions, le mieux nous nous porterions. « Heureux les imbéciles » avait un jour ricané un responsable avec son collègue quand un homme lui avait demandé des nouvelles de la situation en Algérie et des logements promis en Seine-Saint-Denis. Nous étions leurs imbéciles, et ça les faisait marrer. Le courrier était distribué le matin à 11 heures, était ouvert et lu en public. À Bias, il y avait

les quatre coins de l'Algérie, ça parlait arabe, kabyle, hassaniyya, chaouia, alors l'interprète avait appris toutes ces langues pour comprendre et épier les moindres détails de nos vies. Si quelqu'un osait émettre une quelconque protestation, il était directement emmené à l'infirmerie, et le rituel se déroulait méthodiquement : piqûre, camisole, hôpital psychiatrique. Les gens envoyés dans les hôpitaux revenaient souvent cassés, semblables à des robots. Tout cela pour étouffer et prévenir une forme d'agitation ou de rébellion. Si l'isolement était physique, une rangée de sapins derrière des barbelés, il était surtout moral. Tout était fait en sorte pour nous maintenir exclus de la société, notre univers socio-culturel ne pouvant se mélanger avec celui du personnel administratif qui ne faisait qu'exacerber les inégalités entre eux et nous.

En plus d'être coupés du monde extérieur, ils nous maintenaient dans la peur de la sortie, peur de la vie en dehors du camp. On nous disait que les repréailles du FLN sévissaient partout même sur le territoire français, que dehors c'était pleins de fellaghas qui ne feraient qu'une bouchée de nous. Plus tard, j'apprenais qu'on disait de nous, au peu de gens qui s'émouvaient de notre situation, que nous étions capables du pire, que nous nous égorgions parfois même entre nous. Ces mensonges reflétaient bien le malaise dans lequel se trouvait l'État français face à des rapatriés dont l'arrivée n'était pas souhaitée. La ségrégation que nous subissions n'était qu'à l'image du racisme vicieux qui s'infiltrait dans chaque foyer, école, institution, alimenté par des années de colonisation.

Si je vous écris aujourd'hui ce n'est pas pour faire un réquisitoire contre la colonisation. C'est parce que la manière avec laquelle vous parlez de ces « indésirables » m'a touché, ces étrangers résidants en France et considérés comme des ennemis au début de la guerre, parqués dans des camps pour le simple fait d'être étranger justement. Des millions d'hommes et de femmes ayant servi la France, ayant servi ce pays qui leur était étranger, avec le rêve de faire partie de ce projet d'idéal républicain, avec cet espoir aussi peut-être d'une vie meilleure. Des milliers d'hommes, dont mon père, ont combattu, se sont fait troués la peau pour la France avec la conviction d'une possible cohabitation et entente entre deux peuples. La désillusion a été grande, l'humiliation aussi. Qu'est-ce qui fait qu'une personne soit désirable, et une autre indésirable ?

Vous avez couché sur de simples feuilles blanches l'histoire d'hommes et de femmes dont on a nié l'existence. Des personnes qu'on a balayées du revers de la main. Le même geste que celui qu'on fait pour se débarrasser d'un insecte qui se pose sur le bras. Un geste nerveux et brusque. Comme si être étranger était une maladie, une maladie contagieuse et dangereuse, qui vous enlève des droits, du respect, de la considération.

Les contestations et révoltes dans les camps ont commencé à partir de l'année 1975. C'était l'aboutissement d'une prise de conscience par les jeunes des conditions de vie dans lesquelles nous vivions. Petit à petit nous avons été autorisés à sortir pour des rencontres sportives par exemple, et même pour certains d'entre nous, pour se former et étudier. C'est hors du camp que nous avons pu constater l'ampleur de nos privations, le décalage et le retard que nous avions sur les autres jeunes de notre âge. Alors nous avons parlé de la vie en dehors du camp, nous avons expliqué à nos parents et proches pourquoi rien n'était normal dans la manière dont nous étions traités. Plusieurs d'entre nous avons été réprimés, envoyés en maison de correction, renvoyés des camps pour être placés dans des institutions jugées plus compétentes pour s'occuper des cas comme nous, des « dissidents ». Des hommes comme M'Hamed Laradji étaient nos mentors, nous l'admirions et suivions de près son combat pour sensibiliser l'opinion publique et les médias sur le sort réservé aux Français musulmans. Nous étions en train de mettre le feu aux poudrières et nous touchions une corde sensible que l'État français avait réussi à faire taire des années durant. En 1979, des jeunes occupèrent les locaux administratifs de Bias pendant plus d'un mois, ce qui fit plier l'administration terrorisée qui se réfugia à Paris. Mes parents se virent attribuer un logement dans la banlieue de Montpellier où ils vivent encore aujourd'hui, et moi j'étais déjà étudiant à Limoges.

Aujourd'hui je n'ai pas de rancœurs envers l'État français, je vis ici et j'aime ce pays qui a fini par m'accueillir tant bien que mal. La boule de colère dans ma poitrine s'en est allée et je me sens aujourd'hui apaisé. J'ai réussi à faire la paix, à pardonner, car la haine n'alimente rien, elle ne fait que détruire. Cependant les dégâts ont été grands et il est nécessaire

de reconnaître la souffrance de ces indésirables parqués, de dénoncer ces institutions totalitaires dans le pays des droits de l'Homme. Si je parle au nom des harkis de France, c'est aussi au nom des ouighours en Chine, des arméniens pendant la guerre, des tutsis au Rwanda, mais aussi au nom des homosexuels lapidés en Ouganda, et de tant d'autres personnes discriminées, et de massacres commis quand la peur de l'autre se répand. Tâchons de toujours dénoncer l'ignorance, la bêtise et la peur comme vous l'avez fait.

Bien à vous,

Khaled Belaskri

ÉVA CARADEC
Prix Lycées 2020

LA VENGEANCE D'UN RÉFUGIÉ

Mardi 22 janvier 1970

« Faites entrer l'accusé ! » s'exclame la cour.

Mon cœur s'emballa, mes mains tremblent, des gouttes de sueur glissent sur mon front. Sous les regards noirs de la partie adverse, j'avance.

Mon avocate se prépare puis commence.

– Madame la présidente, mesdames et messieurs les magistrats et membres du jury...

Enfant, j'ai cru que le monde était tout noir ou bien tout blanc, qu'il y avait des gentils et des méchants. Dans ma tête c'était clair, avocat était le symbole de la justice. Je souhaitais la représenter afin de sauver des innocents et incarcérer des criminels. Plaider pour des voleurs, des violeurs, des fous ou des meurtriers, était pour moi, comme accepter leur acte criminel. C'est vrai, où la justice est-elle quand on libère un coupable ? Mais voyez-vous, le monde n'est pas seulement noir ou blanc mais peut aussi être gris. Un coupable peut avoir été victime et une victime peut devenir coupable. De plus, chacun, je dis bien chacun a le droit à la justice.

Nous connaissons tous, ici présents, les faits. M. Hernández est accusé du meurtre de Juan Velázquez, retrouvé mort étranglé et jeté à la mer dans la nuit du 24 juillet 1968. Voici les faits, mais ces faits que je viens d'exposer ne sont qu'un instant de la vie de M. Hernández. Vous avez devant vous, dans le box des accusés, non pas un fou, ni un criminel mais un homme qui a trop souffert et dont la soif de vengeance a pris le contrôle un instant. Tuer est impardonnable. Je ne vous dis pas qu'il est innocent et qu'il mérite d'être acquitté par la cour. En effet, il mérite d'être puni pour avoir volé une vie mais puni à la hauteur de ses actes et rien de plus. Mesdames et messieurs les membres du jury, je vous demande de l'écouter avant de le juger. Vous comme moi avons un but commun, nous voulons rendre justice.

Savez-vous qui est cet homme? Vous le connaissez en tant que criminel, pour le mal qu'il a commis. Cependant, saviez-vous que cet homme, né en 1933 à Malaga, ville espagnole, a connu la guerre? Âgé de trois ans, il pouvait déjà se faire tuer dans le chaos qui régnait. Cet enfant était rongé par la peur, la panique et l'angoisse durant son enfance. Depuis son plus jeune âge il a vécu sous les bruits assourdissants des armes. Rendez-vous compte du traumatisme pour un enfant d'à peine trois ans? Sa vie fut un enfer! Imaginez-vous, rien qu'un instant, à sa place. Chaque matin, être réveillé par le bruit de la guerre, à travers les carreaux assister au désastre jour après jour. Apprendre que vos proches tombent au compte-gouttes aux mains de l'ennemi. À l'heure où d'autres sont en temps de paix, vous êtes envahi par la noirceur qui vous entoure. Voilà comment à moins de cinq ans, une personne peut être traumatisée à vie. La guerre civile espagnole a débuté en 1936 et s'est achevée en 1939. Durant celle-ci, se sont affrontés les Nationalistes et les Républicains. Il a vécu son enfance dans la peur. Cette peur a grandi au fil du temps et s'est transformée en rage, en colère, en révolte mais aussi en courage. Le courage de se battre et d'avancer pour traverser son pays et fuir la guerre. Comme le dit si bien Averroès, « *L'ignorance mène à la peur, la peur mène à la haine et la haine conduit à la violence. Voilà l'équation.* » Cette citation illustre parfaitement le sentiment de M. Hernández au moment du meurtre.

Lors de l'attaque de Malaga par les Nationalistes, la mère de cet homme a été abattue chez elle. Un soldat a pointé son arme sur elle et n'a pas hésité à appuyer sur la détente parce qu'elle était Républicaine et lui Nationaliste. Il l'a tuée, sous les yeux de l'enfant. Voyez-vous, être prêt à tuer pour une différence est odieux. Tuer est un crime mais tuer non pas par accident mais par préméditation est tellement plus grave. Or mon client n'a pas prémédité ce qui allait se passer ce soir-là. Il n'a pas su surmonter le traumatisme de son enfance et celui-ci l'a rendu fou au moment des faits, il n'avait plus le contrôle sur ses faits et gestes, la rage avait pris le dessus! Je le répète, ces actes sont graves et inexcusables mais il peut bénéficier de circonstances atténuantes compte-tenu de son passé.

En tentant de fuir comme des proies prises au piège, les habitants de Malaga se firent tuer les uns après les autres sur l'unique route qui reliait Malaga aux zones républicaines, leur seule porte de sortie. Lui et son père

faisaient partie de cette population lancée sur les routes. Des centaines de bombes étaient lancées depuis les bateaux et les avions nationalistes. Pris au piège sous cette pluie d'explosif, le père de l'enfant perdit la vie. Dans ce carnage, Esteban vit celui qui l'a toujours protégé, tomber au sol dans un bain sanglant. Seul, abandonné, livré à lui-même, il dû fuir. Mais fuir pour aller où ? En quelques instants son monde s'était effondré. Sous les explosions et fusillades, il a couru jusqu'à ce que ses jambes le lâchent. Dans ce guet-apens, il réussit à fuir grâce à une femme le relevant et l'emmenant avec elle, à l'abri du désastre.

Vous ne le savez peut-être pas encore mais je détiens un élément clé qui peut renverser ce procès. Il concerne la victime. M. Velázquez. Cet homme était un soldat nationaliste, celui ayant tenu l'arme bien droite, d'une main ferme et criminelle, n'hésitant pas à tirer sur la mère qui se trouvait devant lui. M. Velázquez a tué la mère de mon client de sang-froid. À la vue de cet homme, Esteban Hernández s'est repassé en boucle la scène de la mort de sa mère, voyant le soldat l'exécutant sans pitié. La vengeance, le traumatisme, la rage ne sont pas des prétextes pour tuer mais si nous inversons les rôles un instant, nous sommes ce jeune garçon. Si nous avons vécu ce qu'Esteban a vécu, voir un soldat tuer sans hésitation et de sang-froid notre mère sous nos yeux, comment aurait-on réagi ? Dans ces moments, ce n'est plus la raison qui contrôle nos actes mais notre cœur et nos blessures. Alors oui, il a tué cet homme dans un moment de rage mais n'avait pas prémédité ce meurtre. Maintenant que vous connaissez une partie de son histoire, regardez-le différemment, regardez-le comme celui qui s'est battu, regardez-le comme celui qui a traversé son pays pour se réfugier en France, regardez-le comme celui qui est devenu orphelin après avoir vécu dans la peur. Regardez-le dans les yeux et dites-moi, la vie lui a-t-elle été clémente ? On ne peut pardonner son acte mais on peut comprendre ses blessures. En effet le meurtre de M. Velázquez était la haine qu'intériorisait M. Hernández depuis tant d'années. Elle a pris le dessus sur lui. Le prouver est simple. Voyez-vous, l'arme du crime n'est autre pour nous qu'une banale écharpe que mon client portait. Elle lui a servi à étrangler Juan Velázquez avant de le jeter par-dessus bord. Mais cet épais tissu, nommé une « Manta » représente bien plus pour lui. Lorsque qu'Esteban a traversé son pays natal pour rejoindre nos côtes et atterrir dans des camps de

concentration du Sud de la France, il la portait et c'était celle de son père. À travers les Pyrénées, la neige et le froid glacial les tuaient les uns après les autres. La Manta était leur seul moyen de lutter contre le froid. Ne voyez-vous toujours aucun lien ? Cet objet a une importante symbolique pour l'ensemble des réfugiés espagnols. Pour tuer M. Velázquez, sans réfléchir, comme un réflexe, il a ôté ce bout de tissu de son cou et s'est mis à étrangler l'homme qui se trouvait en face de lui. Cette écharpe était tout ce qui lui restait de sa famille, il vit comme une évidence que le bourreau de ses parents devait périr avec la Manta de son père. Lorsque le corps tomba à la mer, il pensa à cette même mer d'où provenaient les bombes meurtrières ayant tué son père.

Pourquoi mon client a été submergé par cette rage incontrôlée ? Pour le comprendre revenons quelques années en arrière.

En 1939, comme tous les réfugiés espagnols, M. Hernández parvint en France. Notre pays a accueilli deux-cents-vingt-mille réfugiés, mais dans quelles conditions ? Savez-vous où hommes, femmes et enfants étaient parqués ? Parqués comme des bêtes, entassés, dépouillés et frigorifiés sur les plages. Argelès-Sur-Mer était le plus important des camps de concentration d'Espagnols. Je dis bien camps de concentration, si le terme vous choque, cela s'appelait également des camps d'internement. Leur appellation en dit long sur leurs conditions de vie. Imaginez, à l'époque, l'enfant qu'il était avait grandi et approchait de la dizaine d'année. Dix ans, un enfant de dix ans qui vit durant trois ans sur des plages, sans abri, sans repère, avec l'impossibilité d'aller à l'école. Devant vous se tient un homme anciennement analphabète qui a lutté après être sorti des camps pour apprendre tant bien que mal à lire, écrire et compter. Voyez-vous le nombre d'obstacles qu'il a dû franchir pour s'en sortir ?

Mesdames et messieurs membres du jury, ce soir vous détenez entre vos mains l'avenir de cet homme. Jugez-le avec humanité. On ne peut nier ce qui s'est passé la nuit du 24 juillet 1968, mais tenons compte de l'horreur qu'il a subie, cet homme ne voulait la mort de ce soldat, c'est la haine qui a pris le contrôle sur lui à cet instant. Maintenant, c'est à vous de choisir, les hommes sont dotés d'intelligence, de raison mais aussi d'un cœur. La justice n'est pas seulement fondée sur des lois à faire appliquer pour faire respecter l'ordre. Vous savez aussi bien que moi qu'il est possible de tenir

compte de circonstances atténuantes. Les faits sont réels, concrets, M. Hernández ne les nie pas. Comme je l'ai dit précédemment, un coupable peut être victime et une victime peut devenir coupable. Avant d'être coupable, mon client a été victime et si ne l'avait-il pas été, serait-il devenu un coupable ?

Alors, à présent, Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs les Magistrats et membres du jury, je vous prie de juger Esteban Hernández. Victor Hugo a dit « *La véritable indulgence consiste à comprendre et à pardonner les fautes qu'on ne serait pas capable de commettre* ». Nous ne pouvons pardonner à M. Hernández, mais quelle que soit votre décision, il paiera par de longues années d'incarcération. Donnez-lui la peine qu'il mérite, mais pas plus. Soyez justes ! »

Je regarde mon avocate, droite, sûre d'elle, cherchant à convaincre le jury. Ça va être à mon tour de me lever.

– M. Hernández, c'est à vous, annonce madame la Présidente.

– Madame la Présidente, mesdames et messieurs les magistrats et membres du jury...

Il y a de cela deux ans, j'ai bel et bien voulu venger mes proches pendant un instant. Je revenais du port, quand soudain, je vis cet homme, vêtu d'un bleu de travail, en train de restaurer un vieux bateau. Son regard sombre, je ne l'avais pas oublié. En un instant je le reconnus. C'était bel est bien ce soldat. Pourquoi était-il arrivé ici lui aussi ? Jamais je n'aurai la réponse. Était-ce le hasard de la vie ? En revoyant l'assassin de ma mère, les images violentes du passé se sont bousculées dans ma tête et m'ont rendu fou. Quand j'ai croisé son regard, je ne vis que l'homme qui avait brisé ma vie en un instant, sous mes yeux d'enfant. Sur le moment, je ne réalisais pas, comme si mon esprit et mon corps étaient détachés l'un de l'autre, je me voyais faire mais ne réussis pas à me reprendre. Il est évident que j'en voulais énormément à cet homme, mais jamais je n'ai voulu sa mort. Aujourd'hui je regrette profondément de n'avoir pas résisté à cette pulsion criminelle.

ANAÏS CASTILLO
Prix Lycées 2020

EN ATTENDANT DE VOUS REVOIR

M. Alain ANDRÉ

*Traducteur diplômé de l'Université de Paris
Rue du Palais
35000 Rennes*

M. Jacques VERNEIL

*Éditions Gallimard
2, Rue Abel Ferry
Paris*

À Rennes, le 13 avril 1977

Objet : Traduction de lettres

Monsieur Verneil,

Comme convenu, voici la traduction des lettres que vous m'avez confiées le mois dernier. Malgré les années passées, elles n'ont pas trop souffert et les déchiffrer a été une tâche assez facile.

J'ai été très touché par cet écrit car si, comme vous me l'avez signalé, ces lettres ont été trouvées en Bretagne, c'est qu'elles ne sont jamais arrivées à destination. Ces textes sincères et émouvants que je viens de traduire constituent un véritable témoignage de l'Histoire.

Elles ont été écrites par Franz Wurzbacher, un petit commerçant allemand qui devait vivre à Starnberg près de Munich en Bavière. Marié avec une certaine Bertha, ils ont eu deux enfants. Il semble qu'ils possédaient une petite épicerie dans leur quartier.

Juste avant la déclaration de la guerre de 1914, Frantz Wurzbacher a fait un voyage en France pour acheter diverses marchandises pour sa boutique. Il s'est alors fait arrêter par la police française et emmener dans un camp près de la ville de Saint-Brieuc dans les Côtes-du-Nord.

Tout au long de son incarcération, il a écrit des lettres à sa famille pour donner de ses nouvelles et expliquer la vie qu'il menait en tant que prisonnier de guerre.

Je vous laisse découvrir son histoire tragique.

Bonne lecture à vous,

Alain André



Saint-Brieuc, le 4 août 1914

Ma très chère Bertha, mes chers enfants,

Il y a plus d'une semaine que je ne vous ai pas donné de nouvelles. Lundi dernier, je me suis rendu comme convenu chez notre fournisseur de sel à Guérande. Sur la route du retour, alors que je prenais mon train à Loscouët-sur-Meu, une patrouille de policiers français m'a arrêté à la gare pour un contrôle d'identité. Ayant entendu parler de la récente déclaration de guerre entre notre pays et la France, je me suis tout d'un coup senti très inquiet.

Un homme grand et élancé, vêtu d'un costume noir et portant un képi, m'a demandé mes papiers d'identité. Les traits de son visage étaient doux et inspiraient la confiance et la bienveillance. Pourtant, lorsqu'il a découvert ma nationalité, son visage s'est métamorphosé. Ses sourcils se sont froncés, son sourire a disparu et je l'ai senti beaucoup plus tendu. Il m'a demandé de patienter et s'est retourné vers ses deux autres collègues. Après une attente interminable, il est revenu vers moi et m'a demandé de bien vouloir le suivre près de Saint-Brieuc.

Un millier de questions me sont passées par l'esprit. Je me demandais pourquoi moi, petit commerçant allemand, je ne pouvais pas rentrer tranquillement chez moi. Les policiers m'ont installé à l'arrière de leur véhicule et nous avons roulé pendant environ deux heures à travers la campagne bretonne. Tout était calme. Le paysage que nous avons traversé était composé d'immenses champs de blé. Les variations de couleurs indiquaient que les moissons avaient

dû être interrompues au moment de la déclaration de guerre. Les petits villages autrefois si animés étaient à présent déserts et n'inspiraient maintenant que de l'inquiétude. Tout au long de ce trajet, je n'ai croisé que quelques femmes et vieillards qui erraient le regard vide et soucieux.

Il n'y avait pas un bruit dans le véhicule. Je ne pourrais pas vous décrire l'atmosphère qui nous entourait. Ne sachant pas ce qui m'attendait au bout de cette route, je n'ai pas osé prononcer un mot.

Nous sommes arrivés dans une vallée près de la ville de Saint-Brieuc et avons emprunté une immense allée où deux soldats français étaient à leur poste de surveillance. Notre entrée n'a manifestement pas posé de problème mais je me demande s'il en sera de même pour ma sortie. Au bout de cette allée étaient alignées quatre grandes baraques identiques. Seule une porte d'entrée imposante semblait laisser entrer un peu de lumière. En face, se trouvait un autre bâtiment qui me paraissait plus petit mais plus confortable. Il était presque dix-sept heures, pourtant il n'y avait aucun signe de vie autour de moi, la cour était vide et les bâtiments semblaient inhabités.

L'un des policiers m'a ordonné de sortir du véhicule et m'a guidé à l'intérieur d'une des baraques. Il m'a posé plusieurs questions sur mon identité, ma vie de commerçant en Allemagne et a inscrit toutes mes réponses sur un document officiel. Il m'a demandé ensuite de lui donner tous mes effets personnels mais m'a autorisé à garder avec moi un simple carnet et mon crayon de bois. Puis il m'a laissé en m'expliquant que je devais attendre patiemment. Je ne comprends toujours pas aujourd'hui pourquoi je suis obligé d'attendre ici.

Après de longues minutes seul, la porte d'entrée s'est enfin ouverte; trois autres personnes sont arrivées dans la pièce. L'un d'eux, le plus élancé des trois est directement venu se présenter à moi. Il se nomme Victor Hoffmann. Il est âgé de quarante-deux ans et pour gagner sa vie, il parcourt le monde en exerçant différents métiers. C'est un homme très souriant, dont la joie et la bonne humeur sont très communicatives. Je sens que nous allons bien nous entendre durant mon court séjour ici. Tout comme moi, il ne connaît pas les raisons de notre attente mais nous savons que la guerre entre nos deux pays risque d'être terrible.

J'espère pouvoir vous donner rapidement de mes nouvelles et vous retrouver prochainement pour vous serrer dans mes bras. Bertha mon amour, je sais que mon absence à l'épicerie ne sera pas des plus faciles pour toi, mais je te fais confiance pour prendre en main nos affaires.

Embrasse bien les enfants et prenez soin de vous.

Frantz



Saint-Brieuc, le 28 septembre 1914

Ma chère Bertha, mes chers petits enfants,

Voilà déjà deux mois que je ne vous ai pas écrit. Je n'ai pas de réponse de votre part et je me demande si vous avez bien reçu ma dernière lettre. Peut-être aussi que les Français ne nous distribuent pas tout notre courrier. Nous avons quelques nouvelles du front et, sur la frontière, les combats sont terribles; les hommes s'entretuent. Les journées sont longues ici et j'ai bien peur que ce conflit ne dure encore. Je pense très fort à vous.

De mon côté les nouvelles semblent encourageantes. J'ai réussi enfin à avoir un rendez-vous avec le chef de la police française, Monsieur Guyomard, il y a deux semaines. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, sévère et peu aimable et lorsque qu'il m'adressait la parole c'était sur un ton hautain et sec. Il m'a tout de même expliqué brièvement la raison pour laquelle je me trouvais encore ici. Il faut croire qu'une vérification de mon identité est partie à Paris. Je lui ai demandé pourquoi mais il m'a simplement dit que c'était pour vérifier que je n'étais pas un espion allemand. Je n'ai donc pas plus d'informations que cela. Je pense que j'aurai davantage d'explications dans les jours à venir. Je vous tiendrai au courant.

Les conditions de vie sont dures ici mais pas insupportables. Mon camarade Victor et moi, nous avons eu la permission de travailler dans les champs. Tous les matins, nous nous réveillons très tôt et partons avec l'un des officiers

français pour récolter des choux-fleurs qui sont ensuite vendus sur les marchés. Cela me permet d'avoir certains privilèges comme du pain, du savon ainsi qu'un salaire de quinze centimes par journée de travail. Le midi nous retournons prendre la soupe à notre camp. Elle est souvent accompagnée de petits légumes et de lard. Je ne cache pas que tes délicieux repas me manquent. L'après-midi, pendant que Victor dort, j'aime passer du temps à lire. Les livres me sont prêtés par quelques sympathiques soldats français qui, malgré l'interdiction formelle de Monsieur Guyomard, n'hésitent pas à désobéir discrètement. Heureusement que j'ai continué à pratiquer la langue française depuis toutes ces années. Mon français courant m'aide beaucoup à traverser cette épreuve.

La plupart des soldats que j'ai rencontrés sont, comme moi, pères de famille. Ils connaissent notre situation et ressentent parfois même de la pitié et de la tristesse pour certains d'entre nous. Ce sont des hommes courtois et sympathiques. Ils ne font que leur devoir comme tout bon citoyen investi dans son pays. Cependant, certains, qui ont pour la plupart des membres de leur famille partis se battre au front, se montrent des plus cruels avec nous. Ils sont agressifs, insolents et parfois même violents avec les plus rebelles des prisonniers.

Le soir, Victor est un compagnon précieux. Avant notre repas, il aime me parler des différents métiers qu'il a exercé. J'aime ses longues histoires qui me font voyager et à travers ses aventures, je retrouve une certaine liberté. Je suis impressionné par son courage et sa force de caractère. Il est toujours gai, souriant et de bonne humeur. Les repas du soir sont plus copieux que le midi. Il nous arrive même parfois d'avoir de la viande avec des pommes de terre. Certains soldats français qui nous apprécient nous donnent même quelquefois discrètement un petit supplément qui nous fait du bien au moral. Après dîner, nous allons nous coucher. Nous dormons dans un grand dortoir sur des lits superposés où les matelas sont durs et peu confortables. Le travail aux champs et mes nuits trop courtes me laissent un mal de dos permanent. Sans chauffage dans le dortoir, je commence à sentir les nuits se rafraîchir. Je sens en effet depuis quelques semaines qu'une vilaine toux s'est emparée de moi.

Chaque soir en me couchant, je pense très fort à vous. Je t' imagine toi, Bertha, derrière le comptoir de notre épicerie et vous mes enfants jouant près du lac. Vous me manquez terriblement et j'espère que vos conditions de vie ne sont pas trop difficiles.

Je garde malgré tout l'espoir que cette situation ne dure pas. J'espère dans une prochaine lettre pouvoir vous rassurer davantage et vous apporter une bonne nouvelle. Qui sait? Je serai peut-être de retour pour les fêtes de Noël.

Ne vous inquiétez pas pour moi. La situation finira par s'arranger.

Je vous aime fort,

Votre Frantz



Saint-Brieuc, le 6 janvier 1915

Ma chère Bertha, mes chers enfants,

L'hiver est bien installé maintenant et il fait très froid et humide ici en Bretagne. Le vent s'est levé et depuis quelques jours la pluie ne cesse de tomber. Notre camp ne se situe pas très loin de la mer; il m'arrive parfois de sentir l'air marin sur mon visage. Je pense aussi très souvent à tous ces soldats qui vivent jours et nuits dans les tranchées.

J'espère que l'hiver n'est pas trop rude pour vous. Il m'arrive le soir de m'allonger et de penser à nos beaux paysages de Bavière en hiver et à nos longues promenades en famille. La neige est-elle arrivée sur notre belle région?

Je me demande si mes lettres arrivent bien jusqu'à vous car depuis maintenant cinq mois, je suis sans nouvelles. Un des soldats français m'a prévenu que nos lettres pouvaient être interceptées par les autorités. Cependant, j'aime vous écrire et je garde l'espoir que mes lettres arrivent bien à destination un jour.

Ici, la vie suit son cours. Je n'ai toujours pas de nouvelles du chef de la police, Monsieur Guyomard, qui est souvent absent. Les journées sont plus longues depuis que nous n'allons plus travailler aux champs. Le matin, j'ai beaucoup de mal à me lever en raison de cette toux qui persiste et ne semble pas passer. Mes nuits sont difficiles et je suis obligé de faire des siestes l'après-

midi pour récupérer. J'ai quand même eu la possibilité d'aller consulter un médecin il y a trois jours. Celui-ci m'a diagnostiqué une vilaine grippe. Les soldats français du camp sont très gentils avec moi et m'aident à me rétablir en me donnant des couvertures supplémentaires et des boissons chaudes dans la journée. Victor, mon fidèle ami, est également très présent et m'aide beaucoup par son enthousiasme. Je pense que je devrais me remettre sur pieds d'ici quelques semaines.

Malgré la fatigue due à mes problèmes de santé, nous avons passé d'agréables moments pendant la période de Noël. Dès le début du mois de décembre, nous avons déjà ressenti un changement d'ambiance dans le camp. Tout le monde s'est activé pour les préparatifs des Fêtes. Accompagnés des soldats français, nous avons eu la possibilité de décorer le campement avec quelques guirlandes et lampions qui ont été mis à notre disposition par de sympathiques voisins. Les grands sapins qui illuminaient les pièces nous ont rappelé les bons souvenirs en famille et nous ont donné un peu d'espoir. L'esprit de Noël a régné partout dans le camp. La joie et la bonne humeur se lisaient sur chaque visage. La solidarité en cette période de trêve nous a donné un peu de courage et la force de croire en la fin de la guerre.

Le soir du réveillon, nous avons mangé tous réunis sur la même table, Français avec Allemands. Le repas était très agréable et nous avons eu la permission en ce jour de fête de boire un peu de vin. En dessert, nous avons eu de petits chocolats accompagnés de mandarines qui nous ont redonné du baume au cœur. Après ce bon repas, nous avons chanté, réunis autour du sapin, quelques chants de Noël universels comme « Stille Nacht » et « O Tannenbaum ». Pendant un court instant, j'ai oublié que nous étions des prisonniers. J'avais le sentiment que nous formions dorénavant une famille. Après ce moment magique, nous nous sommes remis à table pour discuter. Pierre, un soldat français dont je suis particulièrement proche, s'est assis à côté de moi. Nous avons longuement parlé. J'aime l'entendre évoquer sa famille. Je suis certain que nous pourrions être très amis s'il n'y avait pas la guerre. C'est un homme simple au grand cœur. Il m'a même offert une écharpe tricotée par sa femme pour me protéger du vent froid qui me rend si malade. J'aurais bien voulu lui offrir également un cadeau mais je n'avais hélas rien sur moi. Je l'ai donc juste remercié et lui ai fait une accolade en signe d'affection.

Après cette merveilleuse soirée, les habitudes ont repris leur cours et certains soldats français ont repris leurs distances avec nous. Malgré cela, je pense que chacun gardera dans sa mémoire ce moment de partage et de solidarité en ce jour de Noël.

Je ne suis pas sûr que vous recevrez un jour cette lettre mais vous écrire me fait garder de l'espoir. Vous me manquez terriblement et j'espère que vous avez passé un bon réveillon malgré mon absence.

Je vous embrasse très fort,

Frantz



Saint-Brieuc, le 27 février 1915

Ma très chère Bertha, mes chères filles,

Je sais dorénavant que mes lettres n'arriveront jamais jusqu'à vous. J'avoue n'avoir presque plus de force pour garder encore de l'espoir. Il est possible que vous me croyiez mort à ce jour. Si c'est le cas, je m'excuse de vous infliger une telle inquiétude.

Si seulement je ne m'étais pas rendu en France pour chercher des marchandises pour notre épicerie ! Rien de tout cela ne serait arrivé et je serais sûrement à vos côtés en ce moment même.

Il y a trois semaines, le chef de la police est venu me voir pour me donner des nouvelles. J'avais encore beaucoup d'espoir et je pensais vraiment pouvoir rapidement quitter la Bretagne et vous retrouver. Malheureusement, il m'a expliqué que j'avais peu de chance que les autorités françaises me libèrent. Il semble que tant que nous sommes en période de guerre contre la France, aucune libération ne soit autorisée. J'ai eu l'impression que le ciel me tombait sur la tête. J'en voulais à la terre entière. À nos deux patries qui se faisaient la guerre et aux Français qui m'infligeaient ce châtement des plus injustes.

J'étais abasourdi par la nouvelle. Les mots de Monsieur Guyomard s'entrechoquaient dans mon esprit. Aujourd'hui, ses mots résonnent encore dans ma tête. J'ai perdu ma bonne humeur et mon espoir. Combien de temps encore va durer ce conflit ? Je suis maintenant si faible et fatigué !

Je n'ai également pas de bonne nouvelle sur mon état de santé. Malgré l'arrivée proche du printemps et le retour du soleil, je n'ai aucune amélioration de cette maladie qui persiste depuis déjà quelques mois. Ma toux s'est aggravée, j'ai perdu l'appétit et j'ai parfois du mal à respirer. J'ai également les mains et les pieds qui gonflent, et je ressens dorénavant de nombreuses courbatures au niveau des lombaires et des cervicales. J'avoue n'avoir maintenant plus de force. La perspective d'une libération proche et le bonheur de vous revoir me donnait l'envie de me battre. À présent, depuis que j'ai appris qu'il n'y avait plus d'espoir d'être libéré, j'ai perdu toute mon énergie et ma volonté de combattre cette maladie.

Très affaibli, je passe mes journées dans mon lit au grand désespoir de Victor qui, tant bien que mal, essaye de m'encourager à me battre encore. J'aimerais être aussi optimiste que lui, mais hélas cela m'est impossible. Le pauvre Victor est donc maintenant seul à aller travailler. Pour autant, je ne m'en fais pas pour lui car, étant très sociable, il arrivera vite à se faire un nouvel ami au camp.

Je suis très fatigué. Vous écrire me demande beaucoup d'énergie. J'ai bien besoin de faire une bonne sieste. Je ne suis pas sûr que vous lirez un jour l'une de ces lettres. Nous les donnons toujours au même soldat français et son attitude envers nous est si cruelle et moqueuse que je me demande s'il accomplit bien sa mission de facteur.

Sachez que s'il m'arrive quelque chose, je suis heureux d'avoir eu une si belle famille à mes côtés. Bertha, ma tendre femme, merci d'avoir donné au monde nos deux chères petites filles, Julia et Gretel. Prends soin d'elles et prends soin de toi. Je vous aime très fort et sachez que votre cher père est très fier de vous.

Je vous embrasse,

Votre Frantz



Monsieur Verneil,

Je me demande si, comme moi, vous avez été touché par ce que vous venez de lire.

Ces lettres constituent un témoignage historique émouvant. Elles nous rappellent les souffrances et les injustices causées par cette terrible guerre. Frantz nous fait vivre, à travers ses yeux et sa pensée, la vie au camp des prisonniers allemands et les sentiments qu'ils ont pu ressentir pendant cette épreuve. J'ai été tellement bouleversé que j'ai décidé d'approfondir mes recherches. J'ai fait quelques découvertes intéressantes sur cette histoire que je vous livre à présent.

Quelques jours après sa dernière lettre, Frantz Wurzbacher a été retrouvé mort dans son lit par les soldats français. Frantz est enterré dans un cimetière près de Saint-Brieuc, avec d'autres Allemands décédés durant leur internement.

À la fin de la guerre, Victor, enfin libéré, s'est rendu en Allemagne, en Bavière pour annoncer à Bertha la mort de son mari. Il a pris le temps de lui raconter, à elle et ses enfants, la vie en captivité de Frantz. Victor restera pendant longtemps proche de Bertha et ses filles.

La famille de Frantz n'aura donc jamais reçu ses lettres.

Je pense qu'il serait bien dans votre travail de rédiger une préface précisant les circonstances de leur découverte.

Je vous remercie de m'avoir confié ce travail si enrichissant et vous prie de croire en l'expression de mes salutations distinguées.

Alain André

ÉLISE DUTEIL
Prix Collèges 2020

BELZEC

Je m'appelle Günter Kraus, j'ai trente-quatre ans. Ma femme s'appelle Marguerite, elle est française comme mes deux enfants, Charlène huit ans et Thibault cinq ans et demi. Je travaillais comme comptable près de Brest en Bretagne. Chaque dimanche, ma famille et moi allions pêcher à la rivière qui passe non loin de chez nous. Nous étions si heureux ! L'été nous allions dans un cabanon isolé près de la mer, dont personne ne connaissait l'existence. À l'annonce de la capture des étrangers vivants en France, nous nous y sommes réfugiés.

Cela faisait déjà presque un mois que ma famille et moi vivions dans la clandestinité, quand, un après-midi, les soldats sont arrivés. J'ai crié à ma femme et mes enfants de fuir avant de m'interposer. Capturé, j'ai été dirigé vers le camp de Belzec.

22 août 1914

Sur le chemin pour aller à Belzec, les gens me dévisageaient. Il est difficile d'expliquer ce que j'éprouvais alors. Je me sentais coupable, mais de quoi ? C'était une sensation que je n'avais jamais éprouvée auparavant, c'était horrible. J'avais peur, j'étais terrifié. Près du camp, au bord de la route, il y avait une statue du Christ, en granit, au corps mutilé. Dans le camp il y avait cinq baraques longues et basses, dont quatre collées les unes aux autres nous étaient réservées. La cinquième, un peu à l'écart, était plus petite mais mieux construite. J'ai été affecté au baraquement numéro trois. Nous étions quarante par dortoir. Chacun d'entre nous s'est vu attribuer une paillasse recouverte d'un drap. J'ai eu la surprise de trouver sous le drap qui me servait de couverture, un petit carnet, sur lequel était écrit « *C'est le mieux que je puisse faire monsieur Kraus* ».

23 août 1914

Aujourd'hui, longue et dure journée. J'ai croisé des visages familiers, deux autres Allemands expatriés comme moi qui vivaient dans un village

voisin. J'ai également été très surpris, en passant par le bureau d'enregistrement, de croiser mon voisin Georges, le pâtissier du village, devenu gardien à Belzec. Dans ce camp nous travaillons de l'aube jusqu'au soir. C'est épuisant, éprouvant, surtout moralement car je pense toujours à ma famille et cela me perturbe. Je suis tourmenté par mille questions. Où sont-ils ? Comment vont-ils ? Sont-ils en sécurité ? Je vais m'endormir sur ce triste jour, en rêvant de ce qu'aurait pu être ma vie sans cette foutue guerre.

24 août 1914

Ce matin, des nouveaux sont arrivés. Il y avait une femme et deux enfants qui m'ont fait penser à ma famille. Ma femme et mes enfants me manquent atrocement. Les gardiens sont horribles, quand ils le peuvent, ils nous humilient, ils nous crachent dessus, nous insultent et se moquent de nous. Pour eux, nous ne sommes que des « Boches », ils nous accusent d'être responsables de la guerre. Si nous nous rebellons nous sommes aussitôt sanctionnés, humiliés et battus, privés d'une nourriture déjà rare jusqu'à ce qu'ils estiment la leçon comprise. Les femmes et les enfants ne sont pas épargnés, ils sont aussi maltraités. Cela me fait peur pour ma famille, s'est-elle fait capturer ? Toute la journée nous travaillons encore et encore, les travaux sont abrutissants. Un jour nous faisons un trou, un autre nous le rebouchons, nous cassons des pierres et transportons les gravats à un bout du camp pour les ramener le lendemain. Ils nous traitent comme de vulgaires animaux.

25 août 1914

Réveil difficile. Cette nuit, chaque fois que j'ouvrais les yeux, je croisais le regard de mes camarades de dortoir. Comme moi, le sommeil semblait les fuir. Ce matin nous repartons travailler, hagards. Les gardiens nous maltraitent toujours autant. Si nous arrêtons de travailler ils nous menacent, nous frappent. Je ressens des douleurs dans tout mon corps. En fin de journée, je suis couvert de bleus.

26 août 1914

Chaque jour est plus dur que le précédent, nous refaisons le même travail horrible, inutile, nous allons nous affaiblir jusqu'à en mourir.

Aujourd'hui des détenus m'ont proposé de s'évader avec eux. Je leur ai répondu que même si l'envie me brûlait de leur dire oui la peur était plus grande et que je ne voulais pas avoir de problème. Cette nuit je ne peux pas dormir, je repense sans arrêt à leur proposition. J'aurais peut-être dû accepter...

27 août 1914

La nuit, je rêve de mes enfants, de ma femme, nous sommes ensemble au cabanon, nous sommes heureux. Puis je me réveille et ils me manquent. Ne pas savoir ce qu'ils deviennent me rend fou de douleur. Je suis toujours hanté par le désir de les revoir, de savoir comment ils vont.

Ce matin un gardien m'a laissé me reposer quelques minutes et a commencé à me parler. C'était mon voisin. Il m'a dit que c'était lui qui m'avait donné le carnet. Nous avons parlé de notre vie d'avant, notre famille, nos enfants. Nous avons tous les deux des enfants avec des âges assez proches, une femme à qui nous tenons beaucoup. Comme moi il trouve cette situation absurde. Nous avons parlé jusqu'à ce qu'un de ses collègues vienne vers nous. Je me suis remis à travailler. Je ne sais pas si c'est parce que je m'habitue à ce quotidien atroce ou si c'est parce que j'ai rencontré Georges, mais ce soir je me sens mieux.

Dans la soirée il y a eu beaucoup d'agitation. J'ai entendu des coups de feu, des cris et des aboiements. Au repas, j'ai appris qu'il y avait eu une évasion. Sur trois prisonniers, un seul a pu s'enfuir, les deux autres sont morts. Je ne peux m'empêcher d'envier celui qui a réussi.

28 août 1914

Seulement six jours que nous sommes là et pourtant nous avons l'impression d'être ici depuis des années. Nous sommes exténués. Certaines personnes, parmi les plus fragiles, sont mortes. Les conditions de vie sont inhumaines. La quantité de nourriture diminue de jour en jour. Nous sommes affamés à la vue des gardiens qui mangent devant nous pour nous narguer. J'ai perdu la notion du temps, les jours me paraissent une éternité. Nous ne savons pas si nous allons survivre à cette horreur. Tous les jours des personnes meurent ou tombent gravement malades.

29 août 1914

Ce matin un prisonnier a fait un discours. Il a parlé des injustices qu'on nous infligeait à cause de nos origines, de l'horreur de la vie dans ce camp, des repréailles incessantes dont nous étions victimes. Il voulait nous inciter à nous révolter quand une dizaine de gardes se sont rués sur lui et l'ont roué de coups. Le prisonnier a été emmené le visage en sang, le corps brisé, il est sûrement mort à l'heure qu'il est.

Plus tard, le commandant est venu. Il a demandé à ses hommes de frapper un prisonnier choisi au hasard, pour nous faire comprendre que toute rébellion semblable à celle de ce matin serait punie de la même manière, pour les adultes comme pour les enfants. C'était si horrible que j'ai préféré regarder le sol. À la fin, j'ai relevé la tête, j'ai regardé autour de moi, mon regard a croisé celui de Georges, il pleurait...

30 août 1914

Cette nuit j'ai réfléchi au discours de l'homme. Ses paroles m'avaient redonné espoir. Soudainement, j'ai repensé au groupe de prisonniers qui avaient tenté de s'évader, si l'un d'entre eux avait réussi, je le pouvais aussi. Mais comment ? J'avais besoin d'un plan, j'avais aussi besoin d'informations sur le camp. Georges pouvait peut-être m'aider, il fallait que je le trouve, j'avais confiance en lui. Toute la matinée je l'ai cherché, sans résultat. C'est lors de la relève de l'après-midi que je l'ai vu. Je me suis approché de lui discrètement tout en continuant de travailler. À voix basse, je lui ai parlé de mon projet d'évasion. Je lui ai dit que j'avais besoin d'aide pour sortir d'ici mais qu'il me fallait une diversion. À l'heure du souper un vieil homme est venu vers moi, il ne parlait pas et cela me mettait mal à l'aise. Quand je l'ai salué, il m'a dit « *j'ai tout entendu* », je ne comprenais pas. Il a poursuivi en me disant qu'il m'avait entendu parler d'évasion avec un gardien. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a dit qu'il voulait nous aider, qu'il voulait faire la diversion. Il m'a expliqué qu'il n'avait plus rien à perdre, son fils était mort du typhus, et sa femme d'un accident de voiture. Libre ou en prison, il était seul et malheureux, autant en finir. Il m'a proposé de distraire les prisonniers et les sentinelles pendant notre évasion.

31 août 1914

Georges a accepté, à condition de partir lui aussi. Il y pensait depuis l'épisode de la punition, il ne supporte plus ce qui se passe ici. Il m'a expliqué que le moment de la journée où la surveillance est plus réduite est le début d'après-midi, quand les gardiens tournent et que les sentinelles mangent. Il m'a aussi indiqué un endroit où se situe une porte de sortie verrouillée dont il allait se procurer la clef. Une rivière du nom du Goulan passe à côté du camp, elle facilitera notre fuite et les chiens ne pourront plus nous flairer. Un garde m'a aperçu avec mon carnet, je dois le cacher.

5 septembre 1914

Je n'ai pas dormi de la nuit, l'excitation et la peur se jouaient de moi. Cette après-midi, au moment de la relève, je rejoindrai Georges près du poste et déclencherai une bagarre. Il fera semblant de m'emmener derrière les baraques pour me punir. À ce moment, le vieil homme provoquera un incident de l'autre côté du camp pour attirer l'attention des gardes et des prisonniers. Georges et moi allons sortir par la porte verrouillée, et courrons jusqu'au Christ de granit pour repérer le Goulan et fuir à la nage. Le courant devrait nous aider. Encore une heure et je serai en route pour retrouver ma famille, enfin.

Épilogue

Ce carnet a été envoyé par courrier à Thibault Kraus, par un certain Georges, le 18 décembre 1918.

Une note était jointe :

Votre père était un homme formidable, il était mon seul ami dans ce camp qui existait pour que nous soyons ennemis. Il a tout fait pour vous retrouver, je lui dois la vie.

Georges

SETI LE THIONNAIRE & EVEN RAOULT
Prix Collectif Collèges 2020

VÉRITÉS

« Dehors tout le monde, et que ça bouge ». Des uniformes Feldgrau, gris verdâtre apparaissent tout à coup. Les sauvages qui les portent pénètrent dans la maison et l'un brandit son arme vers la mère, qui lâche la pomme de terre qu'elle épluchait. Pétrifié, le garçon l'entend supplier d'une voix tremblante « S'il... S'il vous plaît. Ne touchez pas aux enfants » pendant qu'un autre soldat pointe son fusil dans sa direction. Les brutes aboient quelques mots dans leur langue. Ils agrippent les Français de leurs mains sèches et les tirent vers l'extérieur avec violence. Paniqué, l'adolescent laisse échapper un cri. « Tu fermes ta gueule, petit bâtard, ou ta mère va pleurer ce soir. Cette dernière tente de réprimer ses sanglots tandis qu'un soldat pousse le père vers eux. La petite sœur apparaît à son tour, gémissant et pleurant en silence. Les barbares. Ils ont osé porter la main sur elle. Du haut de ses quinze ans, son frère se sent responsable. Il fait un mouvement vers la fillette et lui murmure « Ça va aller ». Mais le Boche l'aperçoit. « Eh, toi ! N'y pense même pas ! Maintenant, vous m'écoutez bien. Vous restez ici jusqu'à ce qu'on ait fini. Au premier geste, nous n'hésiterons pas à tirer. Mon collègue s'occupera de vous. » Et les crapules se servent. Chaises, armoire, buffet, draps, casseroles, couverts : ils prennent même les bouchons de liège, ces porcs. Et la famille, dehors, assiste à ce pillage, impuissante. Le garçon voit son père pleurer, ce soir, pour la première fois.

« Tout. Ils ont tout pris. »

Un homme dans la cinquantaine était assis à son bureau, perdu dans ses pensées, un pli d'amertume au coin des lèvres. Il chassa les images de son esprit, chassa ce souvenir qui, parmi d'autres, ressurgissait depuis quelque temps. Il lui paraissait aussi récent que durant sa jeunesse, dans la région annexée, aussi récent qu'après sa fuite vers le Sud. Quarante ans avaient passé depuis cette réquisition – cet abus – mais lui n'oubliait rien. Cependant, même si ces souvenirs semblaient intacts, un nouveau goût s'y mêlait à présent : celui de la satisfaction.

En effet, les choses avaient changé depuis qu'il avait été nommé commandant de ce camp en Bretagne. Il y avait été assigné dès que la guerre avait éclaté. Aucune surprise, il était déjà considéré pour sa loyauté envers sa patrie. Oui, la France était son pays, et l'Alsace y appartenait, elle en était le bras droit et aucune armée n'allait prétendre le contraire ! Cela faisait plusieurs décennies que sa région était sous le joug allemand. Mais les cœurs n'avaient pas renoncé, les esprits étaient restés fidèles. La plupart, du moins, et quant à ceux qui étaient tombés dans le piège, ils allaient subir le même traitement que les ennemis.

Le vent avait tourné. Une nouvelle page de l'Histoire s'écrivait à présent, et elle rendrait enfin justice aux siens. À lui, aussi. Dieu leur avait enfin rendu grâce. Ils allaient tous être dédommagés des malheurs qu'ils avaient vécus... ça, il en était convaincu. Et son devoir était de protéger sa patrie. Qui dit protéger, dit rendre justice. Et pour rendre justice, il fallait faire payer ces sauvages pour qu'ils en tirent une leçon. Ne pas les laisser s'échapper comme ça. Et on lui avait donné la chance de les remettre à leur place. Ce poste était une compensation : il ne devait pas gâcher l'opportunité.

Car ils étaient tous pareils. Soldats, civils, on ne peut pas faire la distinction. Personne ne peut renier son identité : quand il y a de la crasse dans le sang, ça fait partie de soi. Quand le commandant regardait les détenus, il voyait les mêmes visages froids et hostiles des soldats qui avaient envahi son pays. Il retrouvait leur brutalité dans chacun de leurs mouvements. Mais, le pire, c'était leur langue : les entendre bachepailler rouvrait ses vieilles plaies. Ces sons qu'ils vomissaient de leurs bouches étaient aussi infâmes qu'eux. Oui, ils étaient tous des cafards. Il fallait donc les écraser comme tels.

Il voyait les détenus tourner en rond tous les jours. On avait bien fait de les enfermer ici. Des hommes comme ceux-là, on ne sait jamais ce dont ils sont capables. On n'allait pas les laisser saboter l'effort de la nation entière. Les braves Poilus qui versaient leur sang dans les tranchées, les femmes qui travaillaient péniblement pour nourrir tout le monde, et lui-même, bien sûr, avec toutes les forces de l'ordre, n'allaient pas se battre pour rien. D'ailleurs, les étrangers auraient dû rester dans leur pays s'ils ne voulaient pas d'embrouilles.

Mais maintenant qu'ils étaient là, il fallait s'occuper d'eux. Œil pour œil, dent pour dent. C'était sa devise depuis le début de la guerre. Il traitait les détenus comme eux l'avaient été : une lettre caviardée pour chaque article censuré par les Boches, un ordre de se taire pour chaque interdiction de parler français, du travail forcé pour chaque personne humiliée. Les réquisitions ? Pillages ! Les cours obligatoires en allemand ? Tentatives de les faire renier leur culture ! Le contrôle incessant qu'avaient subi les Alsaciens et les Lorrains, pendant toute cette période, était reproduit ici avec le même acharnement. Ils avaient souffert ? Eh bien, c'était au tour des autres. Et chaque effort amenait la France plus près d'une compensation, plus près de la justice qu'elle méritait.

Le commandant observait les détenus par la fenêtre du bureau, ces sales types qui traînaient dans la poussière de la cour. Il chercha un jeune Allemand du regard, un de ceux qui étaient privés de nourriture. Pas d'étonnement, il ne le trouva pas. En fait, cela faisait quelques semaines que le Boche ne sortait plus. Qu'il reste au lit jusqu'à en crever, ça ferait une bête de moins dans ses pattes !

Le commandant se redressa quand on toqua à la porte.

Le jeune Breton entra dans le bureau. " Tiens ! M. Tanguy, cher interprète " s'exclama le commandant sans enthousiasme. Interprète, c'est ce qu'il était ici : le Français qui parlait la langue des Boches pour les uns, l'ennemi qui les comprenait pour les autres. Pour les comprendre, oui, le Breton les comprenait. Jusqu'à cette année, il pensait que comprendre signifiait reconnaître les mots, les phrases. Mais les derniers mois lui avaient appris que ce n'était pas tout. C'était aussi accéder à leurs pensées, interpréter leurs actions et réactions. Entrevoir leur âme ?

Tout cela, il ne l'avait pas prévu. Il avait toujours voulu être professeur. Initier ses élèves au monde des mots, des symboles, de l'expression et les inciter à l'explorer. Mais les quelques années où il avait enseigné l'avaient fait redescendre sur terre. La réalité était bien éloignée de ce qu'il imaginait. Répéter des mots, faire conjuguer des verbes à des élèves têtus et paresseux ne l'avait pas enchanté. Alors, quand, en cet été 1914, une nouvelle opportunité s'était présentée, il avait tenté sa chance. Il allait pouvoir participer à l'effort de guerre, lui aussi, en faisant ce qu'il aimait : manier les mots.

Maintenant que le pays était attaqué, il devait penser différemment : comprendre la langue des voisins n'était plus un moyen de s'ouvrir au monde mais une arme précieuse, la clé pour gagner le combat. Et il était prêt à utiliser ses compétences pour le bien commun.

Alors, quand il s'engagea en tant qu'interprète militaire, il était certain qu'il ferait ses preuves, comme chaque compatriote. Et les premières semaines au camp, il y était arrivé. Sans lui, on n'aurait pas pu présenter la situation aux détenus, leur expliquer les règles, les mettre en ordre. Il était essentiel au bon déroulement du protocole, et ainsi, il sentit qu'il aidait sa patrie. Mais au bout de quelque temps, une incertitude était apparue dans son esprit. Et chaque jour elle prenait plus de place, semant le doute et remettant son rôle en question. Car en étant le messenger, le pont entre deux cultures, il avait pu voir les deux côtés de l'histoire. L'humiliation versus le sentiment d'injustice. La soif de vengeance contre le devoir. Plus il écoutait les uns, moins il les percevait comme des ennemis. Plus il voyait le comportement des autres, plus il avait la nausée.

Les étrangers avaient été enfermés sans avoir commis de faute, ils essuyaient des remarques désobligeantes quotidiennement, étaient mal nourris. Ce traitement immérité, il ne le comprenait pas, l'interprète l'avait bien vu, ça. Il avait reconnu des hommes qui voulaient simplement rentrer chez eux, vivre en paix, oublier toute cette histoire ?

Et le Breton ne savait plus quoi penser de cette guerre. Il n'y voyait plus qu'une mascarade. Des gamins qui jouaient au chat et à la souris. Il était écoeuré. Écoeuré par ce maudit système qui met les hommes à la merci d'un caprice de dirigeant. Écoeuré par les expressions « pertes », « civils » et « militaires », qui ignorent qu'il s'agit tout simplement d'êtres humains. Écoeuré par le mot « ennemi » qui justifie des bains de sang, des crimes. Écoeuré par la haine – comment peut-on détester un inconnu au point de vouloir sa mort ?

Car, il l'avait compris à présent, la guerre ne résout pas de problèmes, elle détruit seulement. Ceux qui affirmaient vouloir “ mourir pour la patrie ” ne s'étaient pas rendu compte qu'ils étaient de simples pions. Des robots qui suivaient de grands mots sans réfléchir.

Le jeune homme était dégoûté par toute cette situation, par les actions du commandant. À chaque fois que ce dernier punissait un détenu sans motif valable, à chaque fois qu'il condamnait un étranger pour un crime qu'il n'avait pas commis, il sentait son cœur se serrer. Mais que pouvait-il faire ? Comment un homme, un seul homme pouvait-il espérer arrêter toute cette folie ? C'était juste impossible.

Mais, peut-être qu'il pourrait essayer d'être plus juste, de traiter les détenus comme des êtres humains ou en tout cas essayer. Et, quand un jeune Allemand – il n'avait même pas vingt ans ! – fut à nouveau privé de nourriture sous un prétexte absurde, il décida d'agir.

Il se tenait en ce moment-même dans le bureau du commandant, où il venait lui demander calmement d'accorder un repas au jeune homme innocent. Mauvaise idée. Le commandant fronça les sourcils, visiblement énervé : « Mêle-toi de tes oignons, tête de lard. »

Après être sorti et avoir refermé la porte derrière lui, le Breton soupira, impuissant. Il avait essayé, au moins. Il fit quelques pas vers son bureau, puis se ravisa. Il se tourna vers l'escalier qui menait à la cantine.

* * *

“Attrape !” Il reçoit le ballon dans l'estomac. Propulsé vers l'arrière, il perd l'équilibre, et atterrit par terre. Il rouvre les yeux pour voir sa sœur le fixer comme s'il était le Diable en personne. Il baisse le regard. Plus de traces du jouet inoffensif que sa sœur lui a lancé. Le ballon s'est transformé en machine infernale. Et lourde, trop lourde. Il ne peut pas s'empêcher de lâcher l'arme fatale. Et quand elle touche le sol, tout s'effondre autour de lui. Il se sent balancé dans tous les sens, perd tout repère et sens de la gravité. Soudain, il entend des rires résonner dans ses oreilles. Les rires de qui ? Il l'ignore. Ils viennent de partout et de nulle part. Il se cogne brutalement sur le sol. La fumée l'étouffe, sa peau le brûle, sa tête tourne. Au bout de quelques instants, sa vision s'éclaircit et il reconnaît sa maison à moitié détruite. Tout est en feu, tout lui paraît irréel, comme dans ces romans où le monde entier est détruit. Et tout à coup, deux femmes défigurées apparaissent.

Il a d'abord une expression de dégoût, puis il reconnaît sa sœur et sa mère derrière ces visages écorchés. Sa maman le regarde avec mépris et hurle : « Traître ! Tu nous as tués. Tout cela est de ta faute. » Il n'en peut plus. La douleur, l'horreur de la scène, tout ça est trop pour lui. Il abandonne.

Il se réveilla en sursaut, toussant et crachant la fumée de ses cauchemars. Les oreilles bourdonnantes, le jeune Allemand essaya de reprendre contact avec la réalité. Il aurait aimé que maintenant vienne le réconfort d'une vie simple. Il attendait depuis longtemps son « Ouf, ce n'était qu'un rêve ! ». Mais ce n'était pas pour aujourd'hui. Encore une fois. Il se sentait mal à l'aise, et cette fois il avait presque envie de vomir – mais vomir quoi ? Il n'avait rien mangé depuis deux jours. Tout lui revenait d'un coup, tel une bombe lui explosant à la figure. « Bombe »... ce mot voulait tout dire à présent. Il résumait pour lui ces dernières semaines : une bombe avait détruit sa ville, son cœur, et sa vie.

Le cauchemar revenait chaque nuit, et la douleur l'accompagnait. Pourquoi devait-il revivre cette scène, encore et encore ? D'ailleurs, ce n'était même pas son propre souvenir : son cerveau avait tout mis en place. Pourquoi ne rêvait-il pas de son départ précipité du village, son arrivée au « pays de la liberté » – quelle ironie ! –, son enfermement dans le camp ? Pourquoi ne voyait-il pas les regards des Français dans ses cauchemars ? Son cerveau était resté bloqué et il ne voyait pas comment s'en sortir.

Ces quelques semaines l'avaient changé. En apparence d'abord. En voyant la ride qui s'était creusée sur son front, il eut l'impression qu'il avait pris cinq ans en quelques semaines. « Tu as le teint blême », lui avait dit son père, en le regardant avec des yeux écarquillés. Traduction : « Tu ressembles à un fantôme. » Il le sentait, aussi : il n'avait plus la force de se lever, de manger, de réfléchir. Il avait toujours pensé qu'il était invincible, invulnérable. Mais, à présent, son énergie l'avait quitté. Il n'essayait même pas. Être enfermé ici, c'était comme avoir des chaînes à son esprit. Plus rien n'avancait. Rien.

Ce qui le torturait, c'était surtout sa conscience. Car c'était *sa faute*. Sa faute, sa faute, sa faute... Allongé sur le lit – pas « son lit », il refusait de dire « son » –, il essayait d'oublier qu'il était coupable. De faire taire son cerveau plein de pensées noires. Mais c'était impossible. En décidant de

partir avec son père au pays des supposés « droits de l'homme » pour plus de sécurité après l'éclatement de la guerre, il avait abandonné lâchement sa famille qui refusait de quitter le village. Son père et lui avaient cédé aux cris hystériques de sa mère : « Je suis née ici, j'y demeure. Ce n'est pas une petite guerre qui va nous chasser de chez nous ! ». Grave, grave erreur. Ça avait été une folie. Et il ne se le pardonnerait jamais. Car il aurait pu être là-bas quand les armes avaient détruit la vie de ceux qu'il aimait. Il aurait pu les aider, les protéger, les sauver. Ou du moins, leur dire qu'il les aimait une dernière fois. Mais il était trop loin au moment de la catastrophe. Son père et lui étaient déjà ici, engagés comme des animaux sauvages, traités comme des bêtes, nourris comme des esclaves. Il avait appris par une simple lettre que sa propre mère, la personne qui l'avait mis au monde et sa sœur adorée, celle avec qui il avait grandi, avaient été tuées. Quelques lignes, et c'est tout. C'était injuste.

Cette lettre, ou du moins ce qui avait survécu au découpage acharné que l'on appelle censure, il l'avait gardée précieusement, comme un souvenir douloureux qu'on refuse de laisser derrière. Son père, lui, avait brûlé la sienne immédiatement. Le jeune ressentit soudain l'envie de tenir le morceau de papier une fois de plus. Il tendit sa main vers le recoin de son lit qui servait de cachette, attrapa la lettre et la déplia.

* * *

*Fribourg-en-Brisgau, Allemagne
Le 14 avril 1915*

Cher Hans,

Cette lettre t'apporte malheureusement de tristes nouvelles. Lundi dernier, les aviateurs français ont bombardé notre ville. Il y a 9 morts et des blessés. Et la malchance a voulu que parmi ces 9 âmes perdues comptent celles de ta mère et de ta sœur Maria. Votre maison est détruite. Dieu a décidé d'épargner ton frère Johann, il va venir vivre avec moi et Alexander. Tu te demandes peut-être pourquoi ce n'est pas lui qui t'écrit, mais il n'a pas la force d'affronter ce malheur à présent.

Je sais que le courrier ne doit pas être trop long, donc je ne peux pas m'attarder. Envoie-nous de tes nouvelles quand tu le peux.

Je veux exprimer mes sincères condoléances, et sache que nous pensons tous très fort à toi. Le chagrin ne va pas être facile, mais tu es courageux. Espérons que cette fichue guerre va finir une bonne fois pour toutes.

Ta marraine qui t'aime,

Anna

La colère colora ses joues, comme à chaque fois qu'il lisait la lettre. Comment des gens pouvaient-ils être aussi cruels, aussi... inhumains ? Massacrer, bombarder, tuer. Des actions que rien ne pourrait jamais justifier. Comment tue-t-on de sang-froid des personnes que l'on ne connaît pas ? Quel motif est assez puissant pour donner envie d'achever des êtres comme nous ? De nous comporter comme des monstres ? Mais c'était aussi le dégoût des Français, leurs visages pleins de mépris pendant les jours de sortie. Et le ricanement du commandant quand il lui délivra la lettre funeste, caviardée. La privation de nourriture répétée depuis qu'il lui avait demandé les mots manquants. Tout cela le hantait depuis des semaines. Il fallait arrêter. Arrêter toute cette absurdité. Il ne pouvait se laisser faire. Il *devait* agir d'une façon ou d'une autre. Montrer à ces barbares qu'ils avaient un cœur, eux (aussi ?), les réveiller.

Soudain, un homme entra dans les dortoirs. Il crut d'abord que c'était son père, pour essayer, encore une fois, de le convaincre de sortir, et se prépara à lui tourner le dos. Il ne voulait pas le voir, cela ne faisait que remuer le couteau dans son cœur qui n'était plus qu'une plaie. Mais Hans reconnut l'interprète et fourra la lettre sous la couverture. « Ne t'inquiète pas, je ne suis pas là pour te punir ! », lui dit-il dans sa langue. L'Allemand fronça les sourcils. Que voulait-il dire ? Le Breton s'approcha de lui et, après avoir vérifié que personne d'autre n'était dans la pièce, chuchota : « Je veux t'aider. » L'aider, ha ! « Je sais pour ta famille, poursuivit-il, et que le commandant te prive de nourriture. Je ne suis pas d'accord. Tiens, je t'ai apporté à manger ». Il sortit de son sac un bout de pain et un morceau de pâté. « C'est tout ce que j'ai pu trouver. Mange, ça te fera du bien. » Le jeune homme regarda la nourriture, puis secoua la tête : « Je ne veux pas de ton

aide.» L'interprète parut décontenancé. « Je ne suis pas comme les autres, tu sais. Laisse-moi t'aider. » Le détenu leva son regard vers le visage du Français. Étrangement, il ne perçut aucune hypocrisie dans ses yeux. Il hésita quelques instants, fixant le mur sale en face de lui. Quand soudain une idée lui traversa l'esprit. Il esquissa un sourire. « D'accord. J'ai besoin de ton aide pour quelque chose. »

Une demi-heure plus tard, l'interprète réapparut à la porte avec un seau de peinture et un pinceau à la main. Hans ne pensait pas qu'il accepterait. Son coup de tête aurait des conséquences. Lui s'en moquait, il n'avait plus rien à perdre. Mais il ne comprenait pas pourquoi le Français prenait ce risque. Enfin, bon, il devait avoir ses raisons. Il le remercia du regard. Le jeune Allemand était prêt. Il allait riposter, lui aussi. Et, se tournant d'un coup, il plongea le pinceau dans le seau et, avec l'aide de l'interprète, traça de grandes lettres sur le mur.

Il compléta le dernier mot puis s'écarta pour observer le résultat. Il se tourna vers l'interprète pour voir sa réaction, mais ce dernier fixait la porte, atterré. Il suivit son regard : le commandant se tenait là, rouge de fureur. Mais l'Allemand ne le craignait plus. Il avait dressé son arme à lui.

« *Cet ennemi que tu exècres est dans ton cœur : c'est ta haine !* »
Couleur sang.

* * *

Colère dégoulinante, trois hommes débordant d'émotion, trois versions de l'histoire, trois vérités nues se dévoilant l'une à l'autre. Mais les yeux refusent de voir, ils portent le bandeau de la haine. Les mots sont encagés, réprimés par des barreaux rancuniers. Seule la fureur des pensées gronde.

*Se tenir côte à côte mais à mille lieues l'un de l'autre.
Se crever les yeux pour ne pas voir son cœur immonde.
Se perdre dans l'illusion d'une cause défendue.
S'éloigner des appels à l'aide perdus.*

*Se nourrir du désespoir de ses semblables.
Se voiler la face jusqu'au coup fatal.
Se retrouver au sommet d'un tas de corps, d'âmes gâchées.
Se noyer dans le sang qu'ont versé nos mains armées.
Insensibles, hypocrites, regardez-vous !
Regardez-vous courir aveuglement à votre perte.*

NÉPHÉLIE CHANTZIS
Prix Jeunes Étrangers 2020

27^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2021

La Société des
organise son
Guilloux des
qui a pour ob
de cet écrivai
générations

Sujet proposé :

Tous mes camarades de l'école Baratoux¹ avaient pris le chemin de l'atelier ou du chantier. Beaucoup étaient devenus maçons ou plâtriers, certains tout simplement manœuvres, ils le resteraient toute leur vie. Quand je parlais pour le lycée un peu avant huit heures, il y avait déjà une heure qu'ils étaient tous à leur brouette, à leurs marteaux... Qu'avaient-ils tous à me demander ce que je ferais une fois sorti du lycée ? Je n'en savais rien. J'étais un enfant privilégié peut-être, mais je ne savais pas où l'on me conduisait, je n'avais rien choisi, rien voulu, comment l'aurais-je pu.

« Je suis boursier, Monsieur le Proviseur. Et je suis venu vous dire que je veux renoncer à ma bourse. »²
Je renoncerais donc à ma bourse, mais je lui demandais en échange de me prendre au lycée comme surveillant d'internat. Je me sentais libre. Ce dont j'étais le plus satisfait c'était en pensant que désormais j'allais gagner ma vie. Je n'avais vraiment en vue que de me tirer d'affaire, d'échapper à une certaine contrainte, en un mot de me mettre à mon compte.

Louis Guilloux, *L'Herbe d'oubli*, éd. Gallimard, 1984.

^{1/} Quand Louis Guilloux entra en classe de sixième en 1911, il n'y avait que quatre boursiers dans le lycée. L'école n'était alors obligatoire que jusqu'à l'âge de douze ans.

^{2/} En fin de classe de seconde, Louis Guilloux résilia sa bourse pour rester fidèle à ses origines ouvrières.

2021

LE GUILLOUX POLY

Le 2 décembre 1984, Louis Guilloux publiait chez Gallimard ses mémoires sous le titre *L'Herbe d'oubli*, c'était il y a 37 ans, le livre contient 424 pages, Louis Guilloux est né en 1899, j'ai 17 ans, je participe au 27^e Prix Louis Guilloux des Jeunes et si j'additionne tous ces nombres cela donne... Eh bien ! 4 390, le compte est bon. Mais cela n'a aucun sens.

Pardonnez ces calculs, c'est que j'ai la manie des nombres. Je vois en rêve s'additionner et se soustraire des uns qui chantent, des deux qui dansent, des trois qui hurlent, et tous les chiffres se présentent ainsi à moi, jouant, crachant, sautillant. Je divise et multiplie, je suis féru de comptabilité, de lignes, de colonnes, de tableaux à double entrée, de statistiques, d'équations ; je sais que $2\pi R$ nous donne le périmètre d'un cercle et que cela est valable pour tous les cercles du monde, les grands, les petits, ceux qui sont rouges, bleus, les CD-ROM, les boîtes de camembert, les boutons de chemise, les caches d'appareils photo, les monocles et les cerceaux de hula hoop.

Cet amour pour le maniement des nombres vient compléter une autre passion : les jeux de société. J'ai une préférence, il s'entend, pour les jeux de budget, de décompte, d'administration, d'épargne, de finance, les jeux où il faut tenir rigoureusement l'historique de ses dépenses et de ses bénéfices, tout en réfléchissant aux investissements futurs et aux risques de banqueroute. Et s'il y a bien un jeu qui est capable de me retenir des heures et des heures autour d'une table, à me torturer l'esprit pour considérer tous les usages possibles de mon crédit afin de l'employer le plus parcimonieusement possible, c'est bien le Monopoly. Je collectionne toutes les éditions, il n'y a pas un Noël ou un anniversaire sans que je ne découvre, emballé chichement dans un papier bariolé, un nouvel exemplaire de mon jeu favori. L'année dernière, c'était "Monopoly : Les plages du débarquement", que j'ai aussitôt rangé auprès des dizaines d'autres éléments de ma panoplie, Monopoly Bretagne, Monopoly Japon, Monopoly : Les grands auteurs du XVIII^e siècle, Monopoly Gastronomie française, j'en passe et des meilleurs.

Hier soir, mes grands-parents sont revenus de voyage. Ils étaient partis en Thaïlande pour “prendre un peu l’air”. Comme toujours, ils m’ont ramené un cadeau ; nul besoin de vous dire que je trépignais d’impatience à l’idée de découvrir au fond d’un carton venu d’Asie un Monopoly Thaïlande, ou bien un Monopoly Bangkok. Mais en ouvrant mon cadeau, je suis tombé sur la photo d’un vieux monsieur qui fume la pipe, avec inscrit, en tout petit, “Monopoly Louis Guilloux”.

“On n’avait plus assez de *bahts* pour te ramener quelque chose de Thaïlande, alors on est passé en vitesse dans la boutique de jeux à côté de chez nous et on t’a pris ça. On espère que ça te plait.”

Je levais les yeux sur mon grand-père. Donc ... pas de Monopoly Thaïlande ?

“Oui ... Merci”, dis-je avec une pointe d’amertume.

Et c’est ainsi que je me suis retrouvé à chercher sur Internet des renseignements sur cet homme qui, sur la photo en noir et blanc ornant la boîte de Monopoly, avait une drôle de figure, l’air de dire avec prétention qu’il se moquait éperdument de l’Asie du Sud-Est et que c’était bien fait pour moi, que je n’avais qu’à faire une collection de figurines d’éléphants et que mes grands-parents m’en auraient alors ramené des cartons entiers. Je rentre le nom de cet énergumène dans la barre de recherche. Louis Guilloux ... à nous deux ! Alors, comme ça, vous écrivez des livres ? Rien que ça ! *Le Sang noir*, d’accord ... Saint-Brieuc ... parce qu’en plus, vous êtes de chez nous ? Non seulement je n’ai pas eu droit à l’exotisme des montagnes thaïlandaises, des berges de la *Chao Phraya* et de la vallée du *Mékong*, mais je me retrouve par-dessus le marché avec un auteur breton qui a vécu juste à côté de chez moi, là où les berniques s’accrochent aux rochers et où les algues gisent par troupeaux entiers sur les bancs de sable ! Ah ! Non ! C’est trop fort !

Un instant ... Prix Louis Guilloux des Jeunes ? Voyons voir. Premier prix, 260 euros. Ah ! Voilà qui est intéressant ! 260 euros divisés par deux égalent 130 euros, divisés par deux égalent 65 euros, qu’on divise par deux, 32 euros et 50 centimes, et puis encore par deux, 16 euros et 25 centimes, 8 euros et 125 centimes, 4 euros et 0,625 centimes ...

Et je m’endormais en songeant à tout cet argent que je pourrai compter et recompter à l’infini.

Je me suis beaucoup amusé en découvrant le sujet du concours. Ce monsieur Guilloux raconte son enfance, à l'époque du lycée. Tous ses amis travaillaient dès le matin, et lui aussi se levait tôt, mais lui, c'était pour aller en cours. Et puis le jeune Guilloux nous explique qu'il se sent privilégié, un douloureux malaise point chez lui à la vue de ses anciens camarades qui travaillent tandis que lui, Guilloux le Studieux, poursuit ses études, car il est boursier, lui, le preux Guilloux.

Mais Guilloux le Superbe, justement, ne veut plus de sa bourse, et s'en va fièrement la résilier ! Allons donc, monsieur Guilloux, soyons sérieux ! Renoncer à une bourse ? Tout ça pour quoi ? Pour être surveillant. Pour retrouver le statut de vos anciens camarades de classe : celui de l'homme qui travaille, qui est indépendant, libre, en somme, comme vous le prétendez. Il va falloir m'expliquer ça, monsieur Guilloux ! C'est cela que vous appelez liberté, renoncer à votre bourse ?

J'allais dire non à ce concours absurde, mais la perspective de remporter le premier prix m'obligeait à surmonter mon aversion. Il fallait commencer par jeter une lumière sur cette décision du jeune Guilloux ; je commençais par lire quelques-uns de ses livres empruntés à la bibliothèque de mon lycée.

C'est un drôle de personnage que j'ai découvert en la personne de l'auteur, et bien qu'il m'ait tout de suite été sympathique, je découvrais lecture après lecture l'étendue de ce qui nous séparait. À propos de cette histoire de bourse, il apparaît que Louis Guilloux n'aurait pas voulu trahir ses origines sociales, qu'il avait répugné à l'idée d'être le bourgeois de sa famille et, ainsi qu'Achille refusant de prendre part aux combats contre Iliion après avoir perdu Briséis, se faisait fier de rester digne. Et bien monsieur Guilloux, je ne vous comprends pas. C'est bien joli d'avoir des principes, mais je préfère avoir de l'argent, de la gloire, du pouvoir, je préfère être Agamemnon. C'est bête, n'est-ce pas, mais il faut attendre d'avoir les poches pleines avant de remplir sa tête de grandes idées, le monde est ainsi fait. Je vais y participer à ce concours d'écriture, mais décidément il n'est pas fait pour moi. Qu'est-ce que je vais bien raconter ? Une fable, un apologue, pour dire qu'il faut être droit, qu'il faut garder son honneur et toujours se battre avec panache ? Belle blague ! Je préférerais un concours d'écriture sur le déchirement d'un adolescent qui se voit offrir un

Monopoly Louis Guilloux par ses grands-parents revenus de l'autre bout du monde. Enfin, je peux au moins y jouer à ce GuillouxPoly... Peut-être que l'inspiration me viendra finalement pour ce maudit concours.

Toute ma famille est réunie autour de la table. Pour commencer, chacun doit choisir son pion. Je jette mon dévolu sur une petite figurine en argent, c'est un homme engoncé dans d'immenses chaussures qui tient un livre à la main. La notice du jeu indique : François Merlin, dit Cripure. D'accord, va pour Leroy Merlin. Une fois que tout le monde a son pion, je dispose les propriétés, les gares, les réseaux électriques, les billets de banque, tout doit être bien ordonné avant que ne débute la sanglante bataille qui se fera à coups de faux billets de banque et qui ne laissera personne indemne. Bien sûr, la gestion de la banque me revient. Si vous n'avez jamais joué au Monopoly, représentez-vous que tout l'argent est sous ma coupe et que je suis garant du respect des règles du jeu pour toutes les transactions financières. C'est ma mère qui ouvre la partie, avec un sept : elle tombe sur la case chance et empoche 20€ pour avoir vendu un exemplaire du *Pain des rêves* lors d'une brocante. Ensuite, mon père fait l'acquisition de la *Maison du peuple*, dont il espère tirer profit plus tard dans la partie. Viennent ensuite mes deux sœurs, qui font chacune des acquisitions intéressantes avec la *Rue Lavoisier* et la *Gare de Saint-Brieuc*. Je joue en dernier (comme je gagne toutes les parties, je dois jouer après tout le monde, c'est la moindre des choses). Les lancés de dés se succèdent et nos pions multiplient les tours de plateau. Le *Lycée Le Braz* est acheté, puis les *Éditions Gallimard* et enfin *Saint-Brieuc*. Rapidement, la fortune me sourit et j'empoche plusieurs centaines d'euros que je conserve précieusement pour financer par la suite des maisons, des hôtels, de quoi ruiner mes adversaires et m'emparer de leurs ressources sur lesquelles ils sont déjà en train de grignoter pour payer les taxes, les impôts, les coups du sort qui leur tombent dessus et sont des présages amers de leur cuisante défaite.

Et dire que Louis Guilloux a renoncé à sa bourse. Je pense qu'il aurait été un joueur médiocre de Monopoly, du genre à prêter de l'argent, à faire crédit à ses adversaires, à accepter de remettre à plus tard leurs échéances. Il aurait pu développer une brillante carrière de comptable, de notaire ou de banquier, mais il a préféré renoncer à sa bourse pour être surveillant avant d'enchaîner des petits boulots à Paris. Et ensuite quoi ? Monsieur

Guilloux devient écrivain? Bah! Ce n'est pas ça qui paye! Ou alors, Victor Hugo, peut-être que lui avait trouvé le filon et pouvait faire fructifier chacune des gouttes d'encre qu'il versait sur ses manuscrits, mais monsieur Guilloux, sérieusement, à quoi bon écrire si vous ne pouvez pas vous payer une *Hauteville House*? Cette carrière d'écrivain a donné de beaux livres, je ne le nie pas, d'ailleurs j'ai moi-même passé de bons moments à découvrir ces œuvres, mais ce n'est pas ça qui bourre le compte bancaire! Encore une fois, c'est seulement pour avoir renoncé à une pauvre bourse ... Il va falloir m'expliquer ça, monsieur Guilloux.

Perdu dans mes pensées, je n'avais même pas réalisé que la partie de Monopoly venait de s'achever par ma victoire triomphante. Les derniers tours de jeu sont les plus amusants : je mets tout en œuvre pour rallonger la partie de quelques tours, pour faire durer le plaisir, pour voir mes parents et mes sœurs sans le sou, se débattre, gesticuler, espérer vainement un miracle. J'annule soudainement toutes leurs dettes, je leur fais don d'une partie de ma fortune, je rachète à très bon prix leurs propriétés. Mais c'est seulement pour prolonger leur agonie. Alors, les membres de ma famille, comme des poissons en pleine asphyxie quand les filets émergent majestueux de l'eau et font dégouliner grassement leur écume poisseuse, pendant que les pêcheurs s'affairent, couteau en main, alors, comme ces poissons sortis du ventre de la mer, ils frétilent et meurent béants. Comme c'est charmant!

Le lendemain, je propose à mes parents une nouvelle partie.

“On a déjà joué hier, ça dure des heures. Tu ne veux pas essayer un autre jeu?”

Je tremble à cette idée.

Non. Nous n'essaierons pas d'autre jeu. Mais mes parents insistent, et mes tremblements se transforment en secousses, en larmes. Je me réfugie dans ma chambre.

Vous êtes content, hein, monsieur Guilloux? Si vous aviez gardé votre bourse, vous m'auriez fait grand bien. Vous seriez devenu banquier, voilà, et le Monopoly Louis Guilloux n'aurait jamais existé, et je ne serais pas là à pleurer en résolvant machinalement des équations pour me consoler. Vous me devez des excuses, monsieur Guilloux, ou au moins des explications, il va bien le falloir, vous avez refusé votre bourse et aujourd'hui

je suis voûté, en chagrin et en peine, et il va falloir m'expliquer ça, monsieur Guilloux.

Mes parents sont venus me chercher une heure après. J'avais fini de pleurer. Ils me proposent de faire une partie de Monopoly et me demandent de choisir la version à laquelle je souhaite jouer.

“ Pourquoi pas le Monopoly Pirates des Caraïbes ? proposent-ils.

– Non. Je veux jouer au Monopoly Louis Guilloux.

– Tu es sûr ? ... Ça fait longtemps qu'on n'a pas joué au Monopoly Les fonds marins, par exemple. Ou bien au Monopoly Antiquité, tiens, il est chouette celui-là.

– Je veux jouer au Monopoly Louis Guilloux. ”

Mes parents échangent un regard malaisé et me laissent sortir la boîte de jeu.

“ Je pourrais faire la banque, cette fois-ci, suggère naïvement ma mère.

– Non, dis-je, tu risques de faire des erreurs dans la comptabilité. Je vais faire la banque, comme on fait à chaque fois. ”

Un sourire triste a à peine le temps de se dessiner sur son visage que déjà chacun a saisi son pion pour débiter la partie.

Cette partie, je ne m'amuserai pas à la décrire. Elle a été très rapide. Très lente, aussi. Maman a beaucoup soupiré. Papa jouait encore plus mal que d'habitude. Je voyais bien que personne ne voulait jouer, que tout le monde se forçait pour me faire plaisir. À un moment, mon père a reçu un coup de téléphone et est parti dans la cuisine pendant quinze minutes, mettant la partie en pause. Pour ne pas afficher mon ennui, je m'ingéniais à compter, recompter, inspecter les billets de banque. Oui, tout était bien en ordre. Mon père a fini par sortir de la cuisine et a proposé qu'on aille faire un tour. Dehors, il faisait beau, ce n'était pas un temps à rester à l'intérieur, à l'en croire. Je l'ai regardé comme s'il venait d'une autre planète :

“ Mais ... Il faut d'abord finir la partie de Monopoly ...

– On peut la finir en rentrant de notre promenade.

– Mais ... papa, non, c'est ton tour, joue. ”

Mes parents étaient résolus à ne plus toucher à ce jeu écœurant. Ils me promirent de m'emmener dès aujourd'hui dans une boutique pour trouver un nouvel amusement. Mais je n'en avais aucune envie. Seul le Monopoly m'intéressait. Était-ce trop demander que de voguer quelques heures sur un océan profond, de plonger mes filets et de les relever avec empressement

pour jouir de cet adorable air misérable que prennent mes parents à l'instant où, sortis de l'eau, ils réalisent que la partie est perdue pour eux ? Ce même air misérable dont aurait pu s'enivrer un Louis Guilloux carnassier en le voyant se dessiner trait après trait sur les visages de ces amis qu'il aurait pu trahir, de cette humanité qu'il aurait pu mépriser, et de tous ces poissons déjà presque morts, étouffants sur la cale moite d'un chalutier, s'il avait gardé sa bourse et s'il ne s'était encombré de grands principes, de fardeaux trop humains qui retiennent les ailes de ceux qui sortent de la masse et qui doivent prendre de la hauteur. Un faible, voilà ce que devient un fort dès lors qu'il s'alourdit l'esprit avec de grandes idées. Un homme digne de ce nom comme semble l'être Louis Guilloux n'a pas de temps à perdre avec ces sottises. Il faut être féroce, quitte à ce que plus personne ne veuille jouer avec vous. On me méprise, mes parents me détestent et plus jamais ne joueront avec moi, mais j'aurai été féroce jusqu'au bout. Et se défaire de cette férocité, tout ça seulement en renonçant à une pauvre bourse ... Il va falloir m'expliquer ça, Monsieur Guilloux.

Mais je crois que j'ai compris.

LILIAN L'HARIDON
Prix Lycées 2021

BONNE ANNÉE ! PLEIN DE BONNES CHOSES ...

« Bonne année ! Plein de bonnes choses pour 2020 ! »

Voilà comment mon année avait commencé. Je me doute que cela devait être de même pour vous. Mon nom est Mathieu Verdier, j'ai 20 ans.

J'habite à Paris, sous les toits, rue de Douai dans le neuvième ... j' ... Excusez-moi, je suis essoufflé, je vais rater le métro ! Mon patron m'aurait tué ! Je disais : je suis breton mais j'étudie dans une prestigieuse université. Tous les jours, après les cours, je me rends au siège d'une maison d'édition bien connue. Plus tard, je rêverais d'y avoir mon bureau ... Enfin, j'y travaille déjà, mais disons que j'aimerais le faire sans serpillère ... Si je suis obligé d'agiter le plumeau aussi souvent, c'est que, bien que j'aie apparemment les capacités cognitives pour entrer dans une prestigieuse école, je n'en ai pas les moyens financiers. Non pas que mes parents ne m'aident pas, loin de là, ils s'endettent même pour moi. Je suis fils d'ouvriers, eux-mêmes enfants d'ouvriers. Disons qu'en étudiant à Paris, je brise la tradition ... Mes parents sont très fiers de moi, ils m'associent même à leur icône : Louis Guilloux (mais sans la pipe). Depuis que je suis petit, ils m'ont transmis ce modèle : un homme dont la célébrité est due à son travail, à sa volonté, et ce, sans oublier ses origines !

Fraîchement arrivé de province, on m'a donc plongé tout droit dans l'excellence parisienne. Et qui dit excellence dit également ... rivalités. Sans parler de la rivalité scolaire qui pourrait se comprendre dans une grande école telle qu'Henri IV, ce sont les rivalités sociales qui m'ont le plus touché. Les regards en coin, les chuchotements, il n'y a pourtant rien dans ma vie dont je pourrais avoir honte !

Contrairement à Louis Guilloux, j'ai été contraint d'accepter ma bourse, un travail de surveillant n'aurait pas suffi à payer mon école. Comme lui, je suis fier de l'endroit d'où je viens, j'aime ma Bretagne, ma ville et sa qualité de vie, n'en déplaise aux élèves de mon université. J'abhorre leur

milieu et le sentiment de supériorité qui émane d'eux quand ils me voient, que dis-je, me toisent, moi, « le provincial ». Il est vrai que mon intégration n'est pas évidente, l'ambiance parisienne est loin de m'être familière. Et je n'y voyais aucun problème au départ, contrairement aux conducteurs de coupés Mercedes dénigrant mes " 68 minutes de métro quotidiennes ".

Je n'ai pas beaucoup de temps, ni d'argent, pour aller au dernier restaurant branché ni acheter le dernier blouson à la mode ou changer de téléphone portable tous les six mois. Je dois assister aux cours, étudier et approfondir toutes les matières au programme, travailler pour financer mon quotidien si besogneux. Je ne vis pas dans le même monde ... J'arrive à joindre les deux bouts mais sans faire d'extras. Leurs mentalités me paraissaient si puériles, si stériles... Je commençais à m'y habituer car rien n'aurait pu me détourner de mon objectif : réussir mes études.

Mais ce serait mentir que de dire que les fêtes, les sorties au cinéma ou au théâtre ne me faisaient pas envie...

Je me sentais en profond décalage ... Encore et toujours, les réseaux sociaux étaient là pour me rappeler que je n'avais pas été invité à telle soirée ou tel week-end cette fois-ci... Ni ceux d'après... Non je n'avais pas vu le dernier *Avengers* pour me détendre les neurones ... Le cinéma était un loisir que je ne pouvais même pas m'offrir, malgré la réduction étudiante, et que ... même si j'avais pu y aller, j'y serais allé seul.

Les semaines filaient, portées par les cours, les examens, les appels de ma famille et le travail. Chaque jour s'annonçait dense, mais ma motivation ne fléchissait pas. Heureusement pour moi, mon quotidien fastidieux n'influait sur mes résultats scolaires. C'était ma récompense. Je me classais dans la bonne moyenne des élèves, ce qui était satisfaisant vu le niveau d'exigence, sauf en français. Là, j'étais régulièrement dans les premiers car j'aimais cette matière enseignée avec tant de talent par Monsieur Vaudan, un professeur extraordinaire, de ceux qui vous marquent à vie. Ce sont d'ailleurs mes copies qui l'ont incité un jour à m'interpeller :

– Vous êtes bien Mathieu Verdier ? Votre copie est ... étonnante ... Non, ne vous méprenez pas, je me suis mal exprimé – quel comble pour un professeur de Lettres –, bon, revenons-en au fait ! J'aimerais vous présenter à des amis à moi ... Y verriez-vous un inconvénient ?

– Aucun, Monsieur, avec plaisir.

Je m'étais fait inviter à un dîner ! Pour reprendre les termes entendus dans la bouche de mon professeur, il veut « présenter son petit prodige aux Grands ».

J'y suis allé avec un costume trop grand et des chaussures trop petites, tous loués avec l'argent de mes desserts des deux prochains mois. Je suis donc arrivé en face d'un imposant hôtel particulier, les yeux grands ouverts et la bouche bée. On me présenta des gens dont la longueur du nom semblait difficilement mémorisable. On m'en présenta d'autres que je reconnus comme des "intrus", comme moi, mais qui avaient apparemment su se faire une place au sein de cette tablée (comme moi ?). Les conversations – dont la sagacité demandait toute ma concentration – étaient fluides, profondes et pertinentes et se succédaient à la parole les invités. On parlait aussi bien de littérature que de cinéma, en passant par l'arrivée d'un nouveau virus chinois...

Et soudainement, ce fut à moi. Les regards étaient fixés sur moi, les yeux de M. Vaudan, impatients de voir son protégé s'exprimer, me faisaient des appels de phare. La question, posée par un éminent politicien était : "Si vous pouviez dîner à cette table avec une célébrité, vivante ou décédée, laquelle serait-elle ?" Mon sang n'a fait qu'un tour : "Louis Guilloux". Les mots, familiers, étaient sortis tous seuls de ma bouche (que je m'étais pourtant promis de contrôler).

– Et pourquoi cela, jeune homme ? Grâce à son regard amusé et joueur, je compris ses intentions, c'était un test.

– Il se trouve que je viens de sa ville natale, berceau de ses récits : Saint-Brieuc, ville des Côtes d'Armor en Bretagne. Ensuite, mes origines ne pouvant être la seule raison recevable de mon admiration pour cet homme, je continuais : j'apprécie son talent, son tempérament et son humilité. Louis Guilloux s'est fait tout seul, sans se renier. De milieu ouvrier, il a dû redoubler d'efforts pour s'en sortir, et ce sans jamais oublier ses origines. Écrivain, en passant par poète et activiste, il aura produit des ouvrages remarquables. Je vous conseille particulièrement "*Le Sang noir*", un livre qui – comme le titre le laisse deviner – est très sombre mais qui figure sur le podium de mes livres favoris. (Des rires fusent, des sourires s'échangent, des chuchotements approbateurs me rassurent et me flattent car j'ai pris

la parole sans montrer mon intimidation). Il a été traduit en plusieurs langues et fait partie de la grande littérature française.

Les invités étaient attentifs à mes propos. Le stress faisait pourtant danser le flamenco à mon cœur mais, porté par mon récit et par la vie de mon modèle, je conquis la tablée.

Cette nuit-là, sous le regard satisfait et paternel de M. Vaudan, je sortis, grisé par la sensation d'avoir, par mon éloquence, séduit Paris.

Fier de ma prestation, je redescendis vite sur terre, dès le lendemain.

Comme 24,8 millions de Français, je suivais les informations et remarquais le visage grave du président Emmanuel Macron qui, en une fraction de seconde, fige la France. “Dès lundi, et jusqu'à nouvel ordre, les crèches, les écoles, les collèges, les lycées et les universités seront fermés.” Je dégringolais du nuage sur lequel le dîner de la veille m'avait hissé. Qu'allait-il se passer ?

J'avais déjà peu de choses ... et n'avais pas conscience à cet instant que l'épidémie liée à la Covid 19 et la crise sanitaire, puis économique qui suivraient, m'enlèveraient tout.

Une fois la stupeur passée, l'université s'organisa et nous annonça qu'elle mettrait en place des cours à distance, via nos ordinateurs. J'allais donc pouvoir rentrer en Bretagne ! J'allais bénéficier des avantages de la région : la mer, la plage et ma famille, tout en bénéficiant de cours de qualité à distance !

Quatre jours après la première allocution, le président s'adressa de nouveau à nous. “Nous sommes en guerre”, le confinement était prononcé.

– Allo ? Mon chéri ? C'est maman. Tu as entendu les nouvelles ? On va être confinés ! Je ... Je sais que tu as prévu de rentrer chez nous, et ça nous ferait très plaisir ... Mais, tu sais, tu es à Paris, tu as été très exposé et ton père est une personne vulnérable ... Et puis ... tu seras plus près de l'université pour sa réouverture !

J'étais désemparé, sous le choc ... J'allais devoir rester dans ma cage de 8 m². Seul.

J'ai reçu dans la foulée un mail de mon employeur m'indiquant que leurs bureaux seraient fermés ... Que mon contrat à durée déterminée ne serait pas renouvelé et donc que je ne recevrais plus de salaire.

La descente aux enfers a commencé. 24 heures sur 24 avec moi-même, dans ma chambre, je commençais même à regretter les railleries de mes congénères. Entre les problèmes de connexion, la difficulté de se concentrer, le découragement face aux semaines qui se répétaient inlassablement. J'étais comme un poisson à tourner dans son bocal. Dormir? Manger? Travailler? Et recommencer? Je mangeais sur mon bureau, travaillais dans mon lit, et dormait mal. Une routine répétitivement harassante s'installait. Même le plus studieux des élèves ne peut nier que ne pas procrastiner dans un tel environnement relève de la magie! J'apercevais le jour à travers ma petite fenêtre embuée, tandis que mes voisins avaient accès à un balcon!

Seul, enfermé, à travailler jour et nuit pour des examens et des professeurs faisant comme si de rien n'était! Je n'avais pas conscience à ce moment-là que je me trouvais dans la minorité étudiante la plus précaire. Je n'arrivais plus à payer mes courses et alternais paquets de pâtes ou de riz, un peu de beurre et de sauce tomate, un dessert par jour (fruit ou yaourt). J'ai bien sûr caché cette situation à ma famille. Voyant que mon réfrigérateur se vidait plus vite que l'argent ne rentrait, et que mes repas étaient de moins en moins fréquents et de plus en plus légers, j'ai dû faire appel à l'aide alimentaire ... Là, j'ai découvert que d'autres jeunes se trouvaient dans ma situation, dans les files d'attente, où personne n'ose se parler et se sent mal à l'aise. Louis Guilloux l'aurait-il fait? J'avais en plus l'impression de le trahir ... Mais je me raisonnais, on ne vit plus à la même époque! Et pourtant ... je voyais bien que ce confinement était moins compliqué pour certains étudiants parisiens des beaux quartiers ...

J'étais loin de tout, de ma famille, de la mer, de mes terres, mais également et malgré les 8 m² dans lesquels je tournais en rond ... loin de moi-même. Une barbe naissante escaladait mon visage et des cernes violacés venaient creuser ma peau, vestiges de la fatigue et du stress accumulés.

“La question n'est pas de savoir quel est le sens de cette vie.”

“La seule question, c'est de savoir: que pouvons-nous faire de cette vie?”

Je n'ai rien demandé à personne, personne ne s'est inquiété pour moi. Peut-être que j'aurai dû échanger sur ces difficultés? Je n'ai pas à en avoir honte, je ne suis pour rien dans ce contexte si compliqué. "Je n'avais rien choisi, rien voulu, comment l'aurais-je pu?"

Les examens sont arrivés, en distanciel. Où est l'égalité des chances? Je me suis accroché, comme à mon habitude, seul face à mon ordinateur, la boule au ventre.

Le confinement s'est levé progressivement, les résultats des épreuves sont tombés. Il semble que j'ai réussi à limiter les dégâts, quel soulagement! Et à quel prix. Mon classement est décevant, mes collègues parisiens semblent contents d'eux, ils sont en tête du peloton et ils partiront deux mois à la mer ou à l'étranger, si les conditions sanitaires le permettent.

Je reprendrai de mon côté tout l'été mon poste de saisonnier à temps complet mais je vais enfin pouvoir rentrer dans ma famille, après cette année difficile. Je sens que je reviens changé, j'ai mûri, mon insouciance est partie, mon regard sur la vie est devenu moins naïf.

Dans le train qui me conduit vers ma Bretagne natale, ma pensée s'évade tout d'un coup vers Louis Guilloux et j'aimerais tellement lui demander: "Louis, mon cher Louis... Toi qui avais des valeurs de travail, humilité, simplicité, goût de l'effort et autonomie... Si je pouvais te parler, imaginons, au hasard... à un dîner... Qu'est-ce que je te dirais? Contrairement à ton époque, un travail peut ne pas être suffisant pour financer et réussir ses études dans le monde d'aujourd'hui. Bien qu'un étudiant bénéficie d'une bourse, il doit également avoir un travail en complément pour vivre correctement. Par contre, en cas de contexte exceptionnel, la crise sanitaire actuelle en est un bel exemple, tout cet équilibre est vite remis en cause. Je pense qu'il faut savoir demander de l'aide, sans avoir honte, et qu'aujourd'hui c'est même une preuve de courage..."

SOPHIE BARENTON

Prix Lycée 2021

VIVRE DANS LES BIDONVILLES DE MUMBAI...

Vivre dans les bidonvilles de Mumbai n'était pas toujours facile, mais je n'étais pas à plaindre : à Dharavi nous avions la chance d'avoir des maisons consolidées, comparé à d'autres bidonvilles, mais pour ce qui était du toit nous devions nous contenter de quelques plaques métalliques. La mienne était plutôt petite et étouffante. Elle contenait seulement un grand matelas un peu sale sur lequel ma mère et moi dormions, une petite table basse un peu cabossée, et un rideau en guise de porte. Parfois, en sortant de l'école, mon amie Aalia et moi allions nous promener dans les grandes rues de Mumbai. Je me posais beaucoup de questions sur mon avenir, la plupart d'entre nous finiraient vendeurs dans Dharavi même, potiers ou je ne sais quel autre métier. Mais moi, Lola, je rêvais d'autre chose. Je rêvais de voyages, d'une grande maison dans laquelle je pourrais accueillir maman et Aalia et où nous pourrions vivre heureuses toutes les trois, loin d'ici. Je rêvais d'être médecin, mais ce n'est pas un métier pour une pauvre enfant des bidonvilles...

Je croisais régulièrement le même homme quand je rejoignais Aalia sur le chemin de l'école. On le remarquait facilement avec sa peau claire qui semblait se détacher du paysage. Avec ses larges épaules et sa mâchoire carrée, il aurait presque pu m'impressionner, mais son sourire et son petit hochement de tête quand il m'apercevait semblaient faire de lui un homme sympathique. À plusieurs reprises je me suis demandé ce que quelqu'un de si beau, si grand, si propre et si bien habillé venait faire à Dharavi. Mais rapidement, je rejoignais mes amies et oubliais son existence jusqu'au matin suivant.

Ma mère était de petite taille, avait de longs cheveux noirs souvent attachés en une queue de cheval, et des yeux d'un vert incroyable. En plus d'être belle, c'était une femme adorable, faisant toujours passer le bonheur des autres avant le sien et, pour ma plus grande fierté, on me disait souvent que j'étais son portrait craché. Je ne l'ai jamais vue pleurer. Pas même

lorsque papa nous a quittées, il y a sept ans de cela. Elle souriait sans arrêt et lorsque je lui demandais comment elle faisait pour garder sa joie de vivre même dans les pires moments, elle me répondait que c'était ce qu'aurait voulu mon père, qu'elle ne s'arrête pas de vivre simplement parce qu'il n'était plus là. Je l'ai toujours admirée pour cela.

Je savais depuis un bout de temps que maman fréquentait un autre homme, je l'ai tout de suite deviné lorsque, à plusieurs reprises, à mon retour après les cours je la retrouvais chantonnant un air qu'elle n'avait plus murmuré depuis le départ de papa. Je lui posais régulièrement des questions, mais elle me répondait simplement qu'il s'appelait Charles, et qu'il était magique. Je n'ai jamais cherché à comprendre ce qu'elle signifiait par « magique », j'aurais peut-être dû me renseigner davantage.

Mais lorsque ce matin maman a voulu me présenter son nouveau compagnon, je fus tellement surprise que je fis un petit bond en arrière. C'était lui. Grandes épaules, cheveux bruns, lunettes rondes posées sur son nez presque parfaitement droit... Charles était l'homme que je croisais chaque matin en me rendant en cours. Tant de questions se bousculaient dans ma tête : qui était cet homme et comment avait-il rencontré ma mère ? Mais surtout depuis quand cela durait-il ? D'un coup tout prit un sens à mes yeux : je croisais toujours cet inconnu en sens inverse, il rejoignait donc ma mère lorsque moi je partais pour l'école. Mais j'eus beau réfléchir, je ne sus me rappeler quand je l'avais vu pour la première fois, ce qui ne répondait pas à ma dernière question.

Pendant de longues minutes, ma mère s'est démenée pour m'expliquer la situation : Charles était français et s'était rendu à Dharavi dans le cadre d'une mission humanitaire qui lui avait ainsi permis de rencontrer maman. Ils avaient commencé à se fréquenter et il avait même proposé que nous venions vivre avec lui en France. Elle m'expliqua à quel point le choix avait été difficile car malgré nos conditions de vie peu enviables, elle savait que quitter le pays serait dur pour elle comme pour moi. Mais elle avait enfin décidé d'accepter lorsque Charles lui avait proposé de payer mes études. Sur le coup, je ne compris pas vraiment les conséquences que sa réponse aurait sur ma vie. Au contraire, je n'y voyais que du positif : j'allais vivre en France et même pouvoir y faire mes études, mon rêve allait enfin se

réaliser. J'étais déjà en train de m'imaginer toutes sortes de choses que je pourrais faire une fois là-bas lorsque la réalité me rattrapa : Aalia.

Je regardai ma mère, perdue. Est-ce que partir en France signifiait vraiment abandonner mon amie ? Je me voyais mal entamer une nouvelle vie loin d'elle. Je connaissais Aalia depuis si longtemps que je ne saurais me rappeler le premier jour où nous avons discuté, à mes yeux nous étions amies depuis toujours. Comment lui annoncer la nouvelle ?

C'était mon dernier matin à Dharavi, je partais pour Paris juste après les cours. Une partie de moi était excitée et pressée de découvrir ce pays, mais l'autre ne cessait de me rappeler à quel point j'étais lâche d'abandonner les miens. Je rejoignais Aalia sur le chemin de l'école en me répétant en boucle les explications de ma mère pour ne rien oublier lorsque mon amie me poserait des questions. Comme à notre habitude, elle était là, assise sur le pauvre banc qui nous servait de point de rendez-vous, et m'attendait en souriant. J'eus la boule au ventre à l'idée de lui annoncer que je la quittais, comment le prendrait-elle ? Face à ma mine dépitée, le sourire d'Aalia disparut presque aussi vite qu'il était apparu et elle s'avança vers moi le regard affolé. Je la pris dans mes bras et la serrai si fort qu'elle eut un hoquet de surprise. « Je quitte Dharavi. » murmurai-je. Aalia desserra mon étreinte et se plaça en face de moi, le visage interloqué : « Pour aller où ? » me demanda-t-elle. Je m'assis sur le banc où elle se trouvait quelques instants plus tôt et, la tête baissée, lui racontai tout dans les moindres détails. Lorsque j'eus fini et que je relevai la tête vers mon amie, ses pommettes et ses yeux étaient si rouges que je crus deviner qu'elle se retenait de pleurer. « Je reviendrai dès que possible » lui promis-je, mais Aalia se contenta de hocher la tête et de se relever car, elle savait autant que moi que c'était une promesse que je n'étais pas sûre de pouvoir tenir.

Elle ne m'avait plus adressé la parole de la journée et je m'en voulais terriblement. J'aurais dû supplier maman de la laisser partir avec nous, mais maintenant que la voiture de Charles se garait devant l'aéroport de Mumbai, je savais qu'il était trop tard.

Je ne me rappelle plus exactement de la suite. La foule. Les regards de travers qui semblent presque te demander « Mais que fais-tu ici, petite ? ». L'avion qui décolle. Les nuages. Le regret. Puis plus rien.



Lorsque j'ouvris les yeux, il me fallut de longues secondes avant de me rappeler la raison pour laquelle j'étais allongée sur la banquette arrière d'une voiture, des immeubles défilant derrière la vitre en face de moi. Relevant ma manche, je fixai la petite montre qu'Aalia m'avait donnée lors de mon dernier anniversaire. Je me rappelai à quel point elle était fière de cette trouvaille ! La grande aiguille était dirigée sur le dix, il devait donc être environ vingt et une heures à Mumbai, pourtant, ici, il ne faisait pas encore nuit. À l'école on m'avait appris qu'il y avait un décalage de trois heures et demie entre Mumbai et Paris mais je n'arrivais pas à me rappeler laquelle des deux villes avançait l'autre, ce qui ne m'aidait guère sur le temps que j'avais passé à dormir. Je me rassis pour poser la question à ma mère, mais lorsque je la vis, discutant pleinement avec Charles, je refermai ma bouche. Elle avait l'air tellement heureuse ... Puis mon regard fut attiré par un petit écran dans la voiture qui affichait : dix-sept heures trente. J'avais donc ma réponse. Je m'apprêtais à me rendormir quand la voiture s'arrêta.

Charles habitait dans un appartement du cinquième arrondissement, en face d'une université. « Ta mère m'a dit que tu voulais travailler dans la médecine ? » m'a-t-il dit en pointant du doigt l'immense bâtiment qui nous faisait face. Évidemment, j'avais une bonne dizaine de questions sur cette école et sur ce métier dont je rêvais mais je me contentai de hocher la tête en souriant.

L'appartement était beaucoup plus grand que ce que je m'imaginai jusque-là : la pièce principale était assez spacieuse, avec deux canapés, une grande table et un coin cuisine, avec sur les côtés, deux chambres, une salle de bain et des toilettes pour chacune. Excitée, je courus découvrir ma nouvelle chambre et je fus surprise de voir qu'elle était sans doute aussi grande que l'espace qui nous servait de maison à Dharavi. Comme j'aurais aimé qu'Aalia puisse voir ça ! Cette grande chambre pour moi toute seule ! Je n'en revenais pas. Je m'assis sur le lit, un vrai et pas seulement un matelas posé au sol, et j'essayai d'imaginer mon amie découvrant cet endroit. « C'est magnifique ! » m'aurait-elle dit. En regardant autour de moi, j'approuvai d'un signe de tête. L'immense pièce dans laquelle j'allais à présent passer

toutes mes nuits contenait seulement le petit lit sur lequel j'étais assise, mais cela me suffisait largement. Je me glissai sous les draps propres et, sans même prendre la peine d'aller dire bonne nuit à ma mère, je m'endormis.

Le lendemain matin, maman et son compagnon m'accompagnèrent au collège. Je portais une jupe noire et une chemise blanche que m'avait données Charles mais je ne saurais dire si j'aimais cette tenue qui me paraissait beaucoup trop élégante. En traversant la cour, je réalisais la chance que j'avais d'être ici, dans ce bâtiment si grand que je risquais de m'y perdre et, serrant la main de ma mère, j'avançais.

De longues minutes défilèrent, durant lesquelles Charles s'adressa au principal, sans que je puisse comprendre une seule de leurs phrases. C'est à ce moment que je réalisai le problème qui me faisait face : je ne parlais pas un mot de français. Prise de panique, je cherchais le regard de ma mère mais elle semblait boire les paroles de l'homme. C'est alors qu'on me tendit des papiers et quand je les pris dans mes mains, j'eus l'étrange surprise d'y voir des phrases écrites en marathi. Charles m'expliqua tout ce que l'homme lui avait dit, comment se dérouleraient mes cours, à quelle heure je terminerais, etc. Il me rassura également sur le problème de la langue : on m'imprimerait des cours en marathi dans un premier temps, jusqu'à ce que je m'habitue à la langue française, ce qui me semblait être un immense défi mais je n'avais d'autre choix que de le relever. J'eus une très grosse pensée envers Aalia lorsque maman signa mon inscription, mais elle s'envola aussitôt quand je fus entrée dans ma nouvelle salle de cours. Le professeur me présenta à la classe agitée puis m'invita à m'asseoir près d'une fille qu'il nomma Louise, ce que je fis avec un grand sourire. Elle se tenait naturellement droite, les épaules en arrière, ce qui semblait la grandir, et, avec ses cheveux blonds ramassés en un chignon et ses lunettes rondes faisant ressortir ses beaux yeux bleus, elle semblait faire dix ans de plus que je n'en avais. À la pause, la plupart des élèves vinrent se présenter à moi, me faisant répéter leurs prénoms et des mots français, ce que je faisais avec difficulté mais cela les faisait tous rire.

Lorsque maman vint me chercher après les cours, j'eus une nouvelle pensée pour Aalia. Que faisait-elle à cette heure-là ? Qui l'avait raccompagnée à la sortie des cours puisque je n'étais plus là ? Une larme roula sur

ma joue mais n'eut pas le temps de descendre trop bas car, d'un mouvement brusque, je l'essuyai avec ma manche. Nous arrivions en face de l'immeuble et je fixais la façade d'un regard triste : j'avais enfin la chance de vivre dans une vraie maison et de pouvoir avoir des études qui m'amèneront bien plus loin que vendeur ou potier et je savais pertinemment que n'importe quel enfant de Dharavi aurait voulu être à ma place, mais moi j'avais sans cesse l'impression de trahir mes amis en dormant dans des draps propres et une chambre bien chauffée tandis qu'eux dormaient sur de vieux matelas sales trouvés parmi les déchets, dans une maison sans véritable toit et dans une ville bruyante. J'avais rêvé de cette vie pendant des années, mais maintenant que je l'avais, je n'en voulais plus.

Lorsque j'eus expliqué la situation à ma mère, je crus d'abord qu'elle allait s'énerver, ce qui restait compréhensible, mais elle resta calme. Elle m'expliqua que c'était normal qu'Aalia me manque, que je pouvais lui écrire des lettres et que si tout se passait bien, nous irions la voir l'été suivant. Que ce n'était que le début et qu'à elle aussi cela lui faisait bizarre d'être loin des siens, mais qu'avec le temps, cela passerait et qu'Aalia et moi nous nous ferions d'autres amis chacune de notre côté. Je n'étais pas totalement satisfaite de ses réponses mais j'allais devoir m'en contenter pour le moment du moins. Alors, assise sur le sol dur du salon, du papier et un crayon fourni par Charles entre les doigts, je cherchai les mots. Comment dire à Aalia que je pensais fort à elle ? Je voulais qu'elle sache que je comptais revenir et même si c'était possible, l'emmener avec moi la prochaine fois. Malgré tout j'espérais qu'elle ne m'en voulait pas de l'avoir laissée comme ça et qu'elle répondrait à cette lettre. Je fermai l'enveloppe avec précaution et Charles la glissa dans son sac, me promettant d'aller la poster dès le lendemain.

Chaque mois qui suivit, j'envoyai une lettre à mon amie, mais pas une seule fois je n'ai eu de réponses. Comme promis, maman et Charles m'ont emmenée à Dharavi dès le mois de juin et malgré mon année formidable à Paris, rentrer au pays me fit un bien fou. Aalia avait bien reçu chacune de mes lettres et les avait gardées précieusement sous son matelas, mais n'avait jamais trouvé l'argent pour me répondre. Les enveloppes et les timbres étaient bien trop chers pour un salaire comme celui de ses parents. Mais elle ne m'en voulait pas, c'était le principal à mes yeux. Nous avons passé tout

l'été ensemble sans jamais se quitter mais elle ne rentra pas avec nous à Paris car c'était à Dharavi que se trouvait sa famille et elle ne voulait pas la laisser ne serait-ce que pour quelques mois. Malgré tout, nous lui avons acheté des enveloppes et des timbres avant de partir afin qu'elle puisse communiquer avec moi durant l'année scolaire, et je lui fis la promesse d'accompagner Charles lors de ses prochaines missions humanitaires à Mumbai.

MADENN SOULABAILLE
Prix Collèges 2021

MON RÊVE

Une chaleur étouffante,
L'air sec nous accable.
Nous sommes au Mali
Dans le village de Kidal,
Dans un camp militaire.
Au loin, des tirs de kalachnikov,
Plus près une explosion !
Ma mission ici : rétablir l'eau.
Un drone a lâché une bombe
Sur un camion rempli d'explosifs.
Une nouvelle vente d'armes
À destination de Djihadistes tchéchènes
Est en train de se dérouler.
Le lendemain matin nous partons
Dans deux Hummer blindés
Un camion-citerne nous suit
En direction d'une source.
Sur le chemin,
Des tirs de mitrailleuse
Quatre hommes descendent du véhicule,
Le camion-citerne est touché
Les soldats font fuir les Djihadistes
D'un coup, un tir de sniper
Me touche à l'épaule
Je me mets à hurler.

Je tombe par terre un collègue arrive
Et me demande si ça va
Plus près une bombe explose
Je sursaute je tombe
Par terre les yeux troubles
Je vois une lumière blanche avec
Des chiffres...
Quelque chose me touche
chaud et lourd :
C'est ma couverture et je vois chien,
Ma chambre.
Assis par terre, je me relève plein de questions...
Zut, cela n'était qu'un rêve. Pourtant,
C'était si réaliste :
Les sensations, la chaleur, l'émotion.
Auparavant mon papy m'avait raconté
Une histoire sur mon arrière arrière-grand-père,
Toutes ses valeurs, il aidait ses amis
Il découvrait du pays et servait son pays
Vais-je aussi en faire mon métier ?
Telle est la question ...

NOAH GONZALES-PAYS
Mention spéciale Collèges 2021

28^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2022

La Société des
organise son vi
Guilloux des Je
qui a pour obje
de cet écrivain
générations à

Sujet proposé :

En 1954, Louis Guilloux est témoin d'une scène qui se déroule dans un restaurant parisien entre un client et le serveur.

« Près de nous, était assis un jeune homme (disons plutôt : un homme jeune) d'une grande force, d'une certaine beauté d'athlète, un jeune bourgeois qui fit au garçon une réponse très dure, en le priant de lui préparer sa salade* : " Je ne fais pas ma cuisine moi-même." Cela fut dit sur un ton d'une extrême grossièreté et, dans le même instant, le regard de la personne assise devant moi et le mien se rencontrèrent. »

Louis Guilloux, Carnets (1944-1974),
éd. Gallimard, p. 284.

* Rappelons que le client avait alors, à disposition, huile et vinaigre pour assaisonner à son goût la salade.

2022

LE MILIEU

Arrivé au seuil de la propriété, Joseph Martin se découvrit, racla son crâne de sa main large, frottant ses cheveux coupés courts et mangés par la calvitie, puis réajusta sa casquette. La journée avait été estivale, le ciel dégagé, l'air pesant, l'atmosphère léthargique. Il leva les yeux vers ce soleil ensommeillé, drapé de nuages orangés qui s'enfonçait derrière le talus. À contre-jour, la petite maison familiale des Martin devant laquelle avait été garée sa camionnette. « *Martin Plomberie Chauffage* ».

Cette bicoque typique, voire banale, était dans la famille depuis plusieurs générations. Elle hébergeait aujourd'hui sans doute les derniers Martin. Joseph y vivait avec sa mère, vieux garçon. Elle avait été témoin de la venue de la modernité. D'abord la départementale, qui avait subi une refonte comme elle avait été détournée, et il avait fallu l'adapter au trafic plus intense d'un village où des baraquements de citadins se construisaient. Elle passait d'abord plus loin, mais la carrière était apparue, il avait alors été décidé qu'elle longerait la maison des Martin, avec son lassant cortège matinal et vespéral de nomades. Mais ce n'était pas le plus bruyant. La carrière, elle, mangeait la terre dans un tonnerre de roche broyée. Ce repas avait d'abord retenti dans le lointain, mais la vorace jamais n'avait encore été rassasiée. Elle avait grossi à force de ronger la pierre. Elle s'étendait doucement. Le talus qui cachait le banquet s'était avancé, il avait grignoté le terrain jusqu'à dominer la maison des Martin. Avec lui s'était rapprochée et amplifiée la digestion rocailleuse.

La vieille n'avait pas qu'assisté à l'emménagement de la modernité de chez elle, derrière les carreaux. Elle qui provenait d'une famille d'ouvriers agricoles, elle avait été la première génération à aller pointer. Ça n'a l'air de rien comme ça, elle reste après tout une ouvrière, une galérienne, mais la chaîne, ce n'est pas les champs. Une société avait disparu, étouffée par la machine. Le labeur dans la nature, son travail sous le soleil, dans la clarté et l'évidence avaient été remplacés par l'utilité. Les gens désormais devaient

se rendre dans d'immenses boîtes froides pour combler leurs besoins, chacun rejoindre son poste, sa fonction. Il fallait revêtir des couches et surcouches de vêtements, voire de la maille, par sécurité. Et si les mains coupées et autres mutilations sont prévenues, c'est le rythme régulier de la chaîne et un environnement artificiel et inhumain qui finissent par user. La machine s'était dressée face à la mère Martin, immuable, et elle avait dû s'y adapter, se métamorphoser sous son joug. Mais le plus terrible reste sûrement les bouchons qu'elle devait se coller dans les oreilles pour ne pas devenir sourde, à trop entendre le mugissement des machines, irrémédiablement séparée de ses collègues, des inconnus. La mère Martin avait fait en sorte que son enfant échappe à ce sort : elle l'avait envoyé en apprentissage.

Joseph, maintenant artisan réputé dans le coin, finissait sa journée par une intervention dans le voisinage. Il attendait devant la propriété de l'autre côté de la départementale. Il n'y avait pas d'interphone. Il restait debout devant la grille. Les gens de la commune connaissaient bien les murs le long desquels il promenait son regard et dont les pierres à cette heure prenaient une teinte dorée. Généralement une promenade à pied ou à vélo, le long de cette clôture, est agréable, dans l'oisiveté dominicale. Bien que sur le portique soit affichée dans son cadre « *Propriété privée* », les murets qui la ceignent n'en interdisaient pas l'accès, ils étaient anciens, couverts de lierre, lézardés, voire mi-effondrés par endroits. Ils étaient une ruine bucolique. Sous leurs airs de décors, personne pourtant, du moins dans la commune, n'aurait osé les franchir. On ne cherchait généralement pas à savoir ce qui se tenait derrière eux.

Cette enceinte renfermait un terrain comme vierge de toute présence. Personne n'y pénétrait, mais on ne voyait jamais non plus quelqu'un en sortir. Cependant le château n'était pas abandonné, il trônait loin, au fond, au cœur de la propriété, au bout du long chemin partant du portail dont les grilles restaient closes. Il semblait immuable, comme tout ce que les murs malades ceignaient. Rien ne bougeait là-dedans. Le léger bruissement des feuilles était tout ce que portait le vent depuis le parc où dodelinaient les branches. Pas même un animal dans ce parc. Décidément, en l'examinant de plus près, cette propriété était bien étrange : suspendue dans le temps, aucun vestige d'homme, un gazon coupé et égal pourtant. Ce lieu touchait apparemment à l'éternité, même s'il voulait le faire oublier. La paix absolue y régnait.

Cela ennuyait Joseph, il bailla. « Il pourrait quand même se montrer », même s'il brisait une harmonie si travaillée. « Je ne vais pas coucher dehors parce que monsieur fait les barons retiré dans sa bulle ». Les ombres étaient déjà longues. L'obscurité avait englouti la bicoque.

Il poussa la grille rouillée d'une main. Les gonds grincèrent.

Il saisit sa boîte à outils et s'avança dans l'enceinte. Le chemin allait droit au château, posé au bout de l'allée symétrique. Entre les deux rangs parallèles de cyprès étirant leur ombre, les derniers rayons du jour projetaient sur le manoir une douce lueur jaunâtre qui faisait briller les carreaux des grandes fenêtres, percées dans la façade, comme des ors ternis. Dans ce qui restait de ce flot lumineux circulait Joseph, précédé de sa longue silhouette de ténèbres claudicante. Il commençait à décliner. Et il marchait sur les graviers du chemin comme dans une église. Ses pas devaient résonner dans tout le parc. Ou plutôt, il marchait comme en un cimetière, où il craint toujours de troubler le deuil des familles en écrasant le gravier. Le chemin était interminable. Entre les cailloux, aucune herbe ne poussait. La bordure du chemin était nette et coupait le gazon.

Le château appartenait à Sallerd. Il l'avait racheté quelques années plus tôt à une vieille famille noble, désargentée qui n'avait pas besoin d'une si grande bâtisse sur les bras. À part peut-être pour perpétuer l'héritage d'ancêtres glorieux ou pour reconstituer une apparence de dignité désuète et ridicule. Vivre dans un passé révolu en somme. Quant aux Sallerd, c'était une famille du coin qui avait fondé une entreprise au siècle précédent. La carrière était à eux : ils faisaient construire ou rénover les autoroutes. Ils possédaient aussi un groupe de grande distribution avec sa propre marque, et donc ses propres usines. L'abattoir à C... leur appartenait. Ils avaient déjà fait bâtir une maison plus loin sur la départementale, à côté de la carrière. C'était une grande maison aux allures de manoir, où se mêlaient vastes baies vitrées et archères, l'ardoise et une tour couronnée de créneaux, le tout dans une imitation de maçonnerie bretonne, posé fièrement en surplomb de la voie publique. Depuis le retrait du vieux, son fils avait repris l'affaire, il avait eu l'ambition de se procurer son dû : un château, un authentique, un bâtiment solide et grandiose comme on n'en fait plus pour régner en bon prince sur son peuple de travailleurs.

Joseph débarqua enfin sur le parvis. Le château était massif, bien plus imposant que l'image pittoresque qu'il évoquait, retiré dans le lointain, derrière sa grille. Contrairement à l'enceinte il paraissait dans toute sa splendeur. La chaux était éclatante à la lueur qui émergeait des larges fenêtres. L'obscurité gagnait le parc. Il s'immobilisa un moment face au monstrueux bâtiment qui semblait pourtant accroupi, recroquevillé. Il se serait bien grillé une cigarette. Sa journée aurait dû être finie. Généralement avant le dîner, il fumait au seuil de sa petite maison, ses yeux vaguant au hasard, à s'attacher aux autos qui filaient avec leurs lumières, ou tentant de percer les ténèbres qui soustrayait à cette heure le château immuable, derrière sa grille, réduit à quelques rectangles blancs. Joseph devina à sa droite, sous un hangar d'une obscurité impénétrable, quelques reflets qui formaient une masse légèrement arrondie. L'auto de Sallerd. Sûrement un de ces engins hauts sur roues, hypertrophiés, aux airs de bête prédatrice. Joseph considéra la haute façade, puis s'avança dans la lumière. Il traversa la cour illuminée, gravit les quelques marches vers la porte aux grands battants. On se rend mieux compte de leur taille à leur pied.

Il sonna.

Quelques instants encore de silence. Des pas réguliers et étouffés se rapprochent. Un battant s'ouvre. Un visage d'homme se montre : des yeux bleus méfiants, des cheveux bruns mi-longs feignant la liberté, une barbe peu fournie prétendant au naturel couvrant une mâchoire large. L'ensemble donnait un bel homme, coquet et poursuivant un idéal masculin.

- Bonsoir. Je viens pour votre problème d'évier.
- Vous êtes en retard, dit-il en fronçant les sourcils. Entrez.

Il ouvrit grand la porte, dévoilant un corps qui, malgré la chemise au col déboutonné, apparaissait comme musclé, ferme et ciselé. Il en était de même pour les jambes aux larges cuisses, saillantes sous un pantalon noir. Joseph entra et suivit le jeune homme. Il marchait fébrilement sur les tapis. Comment un homme pouvait être si beau, si fort alors qu'il ne travaillait pas avec son corps ? Il semblait venu de ces vieux tableaux qu'on voit dans les musées, où les hommes arborent la musculature digne d'un corps aux proportions harmonieuses. Son regard fuyant croisa un miroir. Il aperçut un moustachu au pas maladroit, comme s'il était saoul, suivre en traînant

sa bedaine dans son bleu sale cette force incarnée à l'habillement simple. Il fendait l'air immobile de son pas déterminé. Sur ce corps solide la chemise flottait. Ses cheveux dansaient. Réguliers.

Le plafond était haut. Il ne correspondait pas au château : aucun lustre ne pendait, aucune draperie en stuc ne s'y accrochait, aucun motif. Sur les murs, ni marbres, ni dorures. Aucun tableau. Sous ses pieds – au-delà de son ventre – un tapis gris, uni. Ils arpentaient un long couloir, large aussi. Le manoir aurait semblé ne pas pouvoir le renfermer. Ce couloir était blanc et carré, ses murs lisses ne laissaient pas voir d'imperfection dans leur surface pure. Le plafond : plat. Rien ne dépassait, les lampes y étaient intégrées, leur lumière étayait cette création aseptisée. Sur toute la longueur des murs, rien qu'une glace sans cadre, redoublant le vide de cet espace.

Ils dépassèrent une porte ouverte. Joseph y entrevit des haltères. Cette pièce était elle aussi blanche, sauf le sol, où un parquet tentait de réchauffer cet environnement artificiel. Des tableaux cependant pendaient aux murs. Toujours dans l'épuré, ils affichaient des formules brèves en anglais. Sûrement des slogans. Il y avait dans cette pièce différents équipements pour les exercices du corps. Ils étaient noirs et composés pour la plupart de quelques barres de métal soudés, de poids et d'une banquette, noire elle aussi. Au milieu trônait une machine. Son cœur était un siège. Tout autour se développait une structure métallique conçue pour l'homme. Toute l'armature se déployait, prête à tourner autour de cet absent. Et contrairement aux outils qui imitent le corps humain, tendus vers autre chose, tous les équipements de la salle semblaient avoir été moulés autour de lui. Cette machine était un cocon incroyablement confortable, rien à voir avec les instruments de torture d'un autre âge, qui peuvent aussi être des moules.

La vision disparut. Joseph suivait toujours Sallerd callipyge. Le pas toujours incertain. Quelques tremblements. Joseph passa la main sur son front où perlait la sueur. Les mains moites. Le silence.

- C'est une bien belle maison que vous avez là.
- Merci, répondit-il quelques instants après avoir tourné la tête, dérangé.
- Vous venez d'emménager ? continua Joseph après un moment de gêne.
- Non, s'étonna-t-il. Pourquoi ?
- Vous ne comptez pas la décorer ?

Sallerd détourna la tête, interdit. Ils continuèrent de marcher, accompagnés par leurs pas. Ils s'engagèrent dans un couloir plus petit à droite.

– Vous savez, tenta Joseph, ma mère a travaillé pour vous.

– Ah bon ? Où donc ?

– À l'abattoir de C... Elle était dans le secteur cochon. Elle débitait bien.

– Elle a eu une promotion ?

– Non Monsieur. Elle n'a même pas été casque jaune. Mais faut savoir où est sa place ... Catherine qu'elle s'appelle, Catherine Martin.

– C'est vous le voisin d'en face ?

– Moi-même. C'est pas vous qui m'avez appelé ? Ah non, c'est vrai. Votre femme peut-être ?

– Non, c'est une secrétaire qui s'en est chargé.

Au bout du couloir, ils entrèrent dans la cuisine.

– Et vous, comment que vous vous appelez ?

– Édouard, lâcha-t-il après s'être retourné et l'avoir dévisagé avec mépris.

La cuisine était grande. Joseph ne pouvait pas apprécier avec précision sa superficie, comme elle était vaste et quasiment vide. Il avait l'habitude d'un mobilier dense casé dans un réduit. Là il ne pouvait pas juger la contenance de la pièce. Très précisément en son centre, une table carrée, parfaitement perpendiculaire aux murs, autour de laquelle se pressaient des chaises géométriques disposées à égale distance. Des luminaires sphériques, d'où émanait un rayon diffus, planaient sur cet arrangement, comme suspendus dans leur révolution. Au-delà, la cuisine se tenait dans son angle, amas ingénieux de surfaces planes et d'arêtes aiguës. Cette structure de proportionnalité avec son frigo en colonne carrée, son plan de travail en pavé, ses tiroirs et ses passages millimétrés, prétendait à une harmonie purement mathématique. Tout un monde de formes se déployait en noir sur fond clair.

Toujours ces cloisons blanches, sans aspérité. Cependant, à intervalles égaux, des renforcements noirs où luisaient des vitres sur l'obscurité, et des peintures. Pas de figuratif dans ce milieu abstrait, mais des figures colorées, juxtaposées, où le pinceau de l'artiste avait cependant laissé sa marque : leurs lignes trahissaient leur perfection, leur surface heurtée, cabossée les tirait de l'abstrait.

Sallerd gagna la cuisine. Il était à sa place dans ce cadre. Un homme avait domestiqué la géométrie et régnait glorieusement sur ses formes. Joseph le rejoignit, jurant avec la spiritualité du lieu. Il lui indiqua la seule pièce courbée de cet ensemble : le robinet – avant tout une vraie section de cercle. Il posa sa boîte à outils cabossée et écaillée sur un sol plat et uni. L'eau ne s'évacuait plus.

– L'évier est bouché ?

– Oui.

La nausée remonta des entrailles de Joseph sous le regard froid de Sallerd. Il s'accroupit difficilement devant ce corps ferme et droit. Il accéda au siphon, lui-même peint en noir, puis ramena sa caisse devant lui et s'enfonça sous l'évier. Savoir Sallerd derrière lui, hors de sa vue, l'écoeurait encore. Il lui aurait fallu un seau ; il plaça sa boîte ouverte sous le tuyau, ça devait suffire. Le plombier desserra le regard de dégagement. Un torrent d'eau souillée se déversa en quelques instants et inonda ses outils, gicla sur ses mains. Pas d'éclaboussures sur le sol, ça avait suffi. Après avoir retiré le siphon, il le récura, plein qu'il était de morceaux informes et méconnaissables, ramollis par l'immersion. Floc. Floc. Ils tombaient par agrégats visqueux sur son matériel. Les mains vaseuses, Joseph se dégagea péniblement du placard étrié en traînant ce qui lui avait servi de seau.

Il se redressa. Sallerd fixait le tuyau, plus précisément le collet d'entrée. Joseph l'avait serré à fond. Il n'était pas exactement dans sa position initiale, un peu de travers. Il rabattit ce placard. Sallerd fixait toujours, désormais le vide, le regard vague, dans ses pensées. Il lui avait laissé un billet sur le plan de travail, Joseph le serra dans sa main sale et le glissa dans son bleu. Sallerd était revenu à lui et le voyait maintenant comme un intrus. Il resta un peu debout, le bras gauche le long du ventre, la caisse pendue contre sa cuisse.

– Oh ! Vous n'avez pas besoin de me raccompagner, vous savez. Je connais le chemin ... Bonne soirée !

– Bonsoir.

Joseph s'enfuit sans se retourner une fois. Il s'échappa d'abord du manoir en bridant sa course. Une fois la porte dépassée et dûment claquée, il redoubla son pas et tira sa casquette sur ses yeux, tête baissée. Il n'y avait plus de prudence quant au gravier, qu'il chassait presque sur son passage.

Rentré dans sa maison sous le talus, il devait encore préparer la popote. Il accrocha sa casquette à un clou dans le mur. La maison était sombre et calme, juste une rumeur. Il passa devant un buffet antique, poussiéreux qui dégueulait un tas de paperasse, du courrier, des journaux et des annuaires, et gagna le salon minuscule où la lumière était éteinte. Le papier peint démodé était cependant visible, la télé était allumée. Face à l'écran aveuglant, noyée dans un grand fauteuil fatigué, la mère dormait. Le faible éclairage bleuâtre et saccadé embaumait un visage émacié et mangé par les rides. Elle ne bougeait pas, la tête en arrière et les bras maigres posés sur les accoudoirs. Elle semblait ne faire qu'un avec le cuir défraîchi du fauteuil. C'était comme s'il digérait lentement la bonne femme dans son tablier bleu à fleurs roses.

FLORENTIN TESTU
Prix Lycées 2022

UN SOUVENIR

Ce matin ou plutôt la dernière fois que je m'en souviens
je suis allé à la mer.

La mer ces vagues immenses qui se jettent sur le sable fin
comme une proie qui tente de dérober ce bijou aux siens
je me suis souvenu

Ou plutôt je devrais dire j'ai entendu

Une phrase

Un mot

Une phase de ma vie un signe d'en haut

Je ne sais pas * C'est en revenant

Le soir ou plutôt la dernière fois que je m'en suis souvenu
alors que j'entrevois la lune

Une phrase

Un mot qui s'éclaircissait

Je le sais

Je me souviens

C'est alors que j'observais je regardais

Le paysage

Il me semblait bien étrange comme si l'âge le consumait

Une nouvelle vague frappa

Je l'avais reconnue

Comme si la mer avait le pouvoir de me faire recouvrir
ce que j'avais perdu

La phrase ou plutôt, un mot « moi-même »
« je ne fais pas la cuisine moi-même »

C'est là

Dès ce moment-là que j'ai commencé à la perdre

Comme un souffle qui balayait ce polyèdre

Les angles s'arrondissaient

Toi

Notre première rencontre

Une nouvelle vague vient à ma rencontre

Une phrase un mot ou plutôt cette fois un message

Nos regards qui se croisent

Je le sais

Je me souviens

Nouvelle vague

Puis deux pêcheurs récupérant leur madrague

Un jeune homme

Ou dirais-je plutôt un « homme jeune »

D'une grande force

Je n'y arriverai pas

Il n'y a plus de vagues

Les perles de sable ne sont plus mouillées elles sont desséchées

Un espoir qui fait vivre

J'étais comme ivre
De toutes les pensées qui me sont parvenues
Je ne sais plus comment les digérer
Je continuais de marcher
Longtemps
Comme si le temps n'existait plus
J'arrivais au bout du sentier
Devant une falaise où j'entrevois toute la mer
C'était maintenant
Je n'avais plus d'autre issue
C'est alors qu'une nouvelle vague apparut
Je l'avais reconnue et maintenant je suis ému
Par cette présence soudaine
Quand j'avais vingt ans ou plutôt la dernière fois
que je m'en souviens
Je t'ai vue
Je m'en suis souvenu
Comme la vague qui vient de s'échouer
Et qui lutte à nettoyer
Ces petits débris laissés
Ces petits morceaux de verre
Que l'on ne pourra jamais recoller

J'ai vingt ans et maintenant je m'en souviens
Cette étincelle qui vient contre la mer
Une injustice éclate
Une injustice dans ce restaurant
Entre le serveur et un client
Je ne sais plus
Peut-être n'y arriverai-je plus
C'est alors qu'en levant les yeux, j'aperçus
La lumière de la lune
Qui venait juste d'apparaître à travers la brume
L'espoir
L'espoir qui apparaissait de nouveau
Qui me donnait envie de croire
J'avais envie d'écouter cette histoire
Et encore
La mer se déchaîne
Tout se mélange
Je me souviens
En premier une injustice grâce à laquelle
Je me glisse
Au coin de tes yeux
Puis
Nouvelle vague
Un amour sans fin

Puis

Rien

Du noir

Comme si la mer pouvait boire tout ce qu'elle venait de m'apporter

Tout ce dont je me souviens

C'est de toi

De ton regard

Et je ne sais pas si cette lettre parviendra à ton égard

Mais je l'envoie

Nulle part

Et même si je ne me souviens pas

Je t'envoie cette lettre

Pour te dire ô combien je t'aime.

ALICE MARIE-OLYMPE LE DAUPHIN

Prix Lycées 2022

FILOU, LE CHAT

Bonjour,

Je me présente, je suis le chat. J'aurais pu m'appeler Max, Ajax, ou Plume. La vérité, c'est que je n'ai pas de nom. Les hommes qui me croisent me nomment « le chat ». Je pourrais vous raconter ma vie de chat noir heureux, bichonné par une famille qui m'aime, dans une belle maison, mais cela ne serait pas mon histoire. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours erré dans les rues de ce quartier de Saint-Brieuc et personne ne s'est vraiment occupé de moi. Je ne compte plus le nombre de fois où les humains m'ont crié : « un chat noir, vite, ne le regardez pas ... cachez-vous ! » Pourquoi la couleur de mon pelage noir, pourtant si doux et si soyeux, les effrayait autant ? J'ai mis énormément de temps à comprendre la raison de ce manque d'intérêt. Pourquoi personne ne m'aime ?

Je vais vous l'avouer, j'ai un petit peu menti. En réalité, j'ai un petit surnom. On m'appelle le chat « maudit ». Je me suis longtemps demandé pourquoi on me donnait un tel surnom ! Je ne suis pourtant pas méchant et je ne demande que de l'affection. Un autre matou roux, quant à lui m'a expliqué que pour les humains, les chats noirs étaient associés aux sorcières et à la couleur du diable. Voilà l'origine de notre exclusion ! Les humains ont peur de nous et pensent que nous portons malheur.

Pourtant, il y a quelques jours, ma vie a pris un autre tournant. Un matin d'hiver, alors qu'il faisait très froid et que les routes étaient gelées, j'ai fait la rencontre de cet homme. Assis sur un banc dans le parc, il se tenait tristement auprès d'une valise qui je pense devait contenir toute sa vie. Âgé d'environ soixante ans, les cheveux gris, gras et ébouriffés, il avait un visage noir, ridé et triste. Il était vêtu de vêtements qui ne semblaient pas très chauds pour affronter l'hiver. Je me suis tranquillement approché de lui, avec tout de même un peu de méfiance. En effet, si les chats noirs portent malheur, alors pourquoi n'en serait-il pas autant avec un homme

noir? Quand nos regards se sont croisés, j'ai tout de suite compris qu'avec Bill, nous allons devenir des partenaires de galères. Qui eût cru que moi, le chat noir maudit, j'allais devenir le meilleur ami de ce sans domicile fixe? Je l'adore Bill. Tous les matins, nous partageons un moment ensemble. Grâce aux quelques pièces laissées par des passants généreux, Bill s'offre un café au bar du coin de la rue. Et malgré sa misère et son peu d'argent pour vivre, il pense toujours à moi en demandant en supplément une petite coupelle de lait.

Bien sûr, je suis un chat, et Bill un humain. Pourtant nous avons de nombreux points communs en plus de notre couleur noire. La vie ne nous a pas ménagés et nous avons tous les deux connu une longue période de solitude et d'exclusion.

Assis près de Bill, je passe beaucoup de temps à observer les passants dans la rue. Il y a ceux qui nous ignorent. Beaucoup ne nous remarquent pas. Ou alors ils font semblant et passent leur chemin. Il y a aussi ceux qui nous observent avec un regard proche de la peine et de la pitié. Souvent, ils n'osent pas venir nous voir. Enfin, il y a ceux qui semblent dégoûtés et se moquent dès qu'ils nous ont dépassés. Ce sont d'ailleurs souvent les adolescents. Ils ne comprennent vraiment rien eux! Ils nous jugent et pensent que nous sommes responsables de cette situation. Eux, ils ont la vie devant eux et pour l'instant ne connaissent pas de difficultés financières. J'espère que ce monde changera un jour. Si tu es riche, tu es normal et accepté par les autres. Mais si tu es pauvre, le monde peut aller jusqu'à t'exclure, t'ignorer et t'insulter. Il en est de même pour la couleur de peau. Nous sommes jugés parce que nous avons une couleur de peau différente. Le noir n'est pas la normalité. Nous sommes différents et ce qui est différent fait peur.

Pourtant Bill, lui, reste toujours poli et souriant et c'est peut-être ce qui le sauvera un jour.

Je me souviens de ce jour d'hiver au parc. Il faisait très froid et la neige commençait à tomber. Les nombreux passants bien emmitouflés dans leurs vêtements chauds s'activaient devant nous. Dans ma tête, je les imaginais rentrer chez eux après une belle journée de travail, et partager des moments

en famille auprès d'un bon feu de cheminée. Bill me serrait fort sur ses genoux. Sur le banc d'en face, j'ai aperçu cet homme qui nous fixait mon compagnon et moi. Il était là, bien droit, planté au sol. Son regard ne faisait apparaître aucune émotion. Je ne suis pas certain que Bill l'ait remarqué. C'est à ce moment que j'ai commencé à entendre des cris. Une petite troupe de quatre jeunes du quartier, tous habillés de vêtements chauds traversait le parc. L'un d'eux s'est mis à hurler en se rapprochant de nous : « Regardez les gars, c'est l'autre clochard, il est aussi noir et sale que son chat ! » Bill n'a pourtant rien dit mais trois des garçons se sont dirigés sur lui et l'ont insulté puis frappé. Le pauvre Bill impuissant ne pouvait rien faire. Le quatrième garçon arriva à me donner un gros coup de pied juste avant que je réussisse à me faufiler derrière une poubelle. Ces quatre-là riaient à voir Bill impuissant et seul. Ce furent les deux minutes les plus longues de notre vie. Au moment où Bill reprit ses esprits et moi regagnant ma place à côté de lui, nous nous sommes rendu compte que la bande avait filé avec le peu d'argent que Bill possédait. Autour de nous un certain nombre de passants nous fixaient sans agir. La peur et le manque de courage sans doute ! Je ne comprends pas pourquoi les gens sont vraiment si indifférents. Je gardais en tête cet homme qui nous avait fixés. Il semblait choqué, bouleversé, traumatisé. Pourquoi n'était-il pas intervenu ? Comment notre société a-t-elle pu en arriver là ! Tant de haine, de méchanceté et d'indifférence.

La nuit est tombée. On s'est retrouvé seuls et bouleversés par ce que nous venions de vivre. Je voyais bien que Bill avait mal. Je ne sais pas s'il avait plus mal en raison de ses contusions ou bien dans son cœur détruit. En tout cas, son sourire avait disparu ... La nuit fut très longue, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Cette horrible journée repassait sans cesse dans ma tête. Le lendemain, le réveil n'a pas été joyeux. Bill dépouillé de son argent ne put s'acheter son café et mon lait. Le visage abîmé de Bill était silencieux et triste, tout comme moi. La matinée fut très longue, et je m'inquiétais de voir mon seul ami dans cet état. Il était midi, les cloches de l'église au loin sonnaient quand je revis cet homme ...

Il était à nouveau sur le banc, l'homme qui nous fixait, Bill et moi, lors de notre agression d'hier. C'est alors qu'il s'est avancé vers nous avec une certaine timidité. D'un air rassurant il s'adressa à Bill : « Bonjour,

je m'appelle Richard, je vous ai vu hier être victime de ce groupe de jeunes. Je m'excuse de pas être intervenu, ces gars-là sont puissants et me font peur. Je m'en veux de n'avoir rien fait. Tenez, pour m'excuser je vous ai apporté un petit déjeuner pour vous et votre adorable chat ! »

Bill l'a remercié silencieusement d'un regard et baissé les yeux. J'imaginai le chaos dans son esprit.

Richard s'assit près de nous et commença à me caresser. « Soyez fort, vous savez, il y a cinq ans j'étais dans la même situation que vous, je vivais dans la rue et je recevais beaucoup d'insultes sans pouvoir rien faire, mais aujourd'hui j'ai un travail stable, et un loyer. Je travaille dans une boulangerie tout près d'ici, je suis certain que vous allez sortir de vos galères. Gardez espoir. »

Je suis très content d'avoir fait la rencontre de Richard. Son histoire est très touchante et j'ai senti que cela a donné beaucoup d'espoir à Bill. Après avoir bien discuté avec lui Richard est reparti travailler dans sa boulangerie.

Quelques jours sont passés. Bill et moi avons repris notre quotidien. Grâce à la générosité de certains passants, nous avons réussi à mettre quelques pièces de côté. Tous les jours Richard vient passer un bon moment avec nous lors de sa pause du midi. Il a pris l'habitude de nous ramener quelques viennoiseries de la veille que Bill déguste avec tendresse. Nous avons appris à le connaître et passons de très bon moments tous les trois. Richard a vécu une histoire très touchante. Âgé de cinquante-sept ans, il a vécu onze ans dans la rue en enchaînant les galères. Tout comme moi, Richard trouve cette société injuste. Il connaît ce sentiment d'exclusion sociale. Cependant, ce qu'il ne pourra jamais comprendre c'est pourquoi certaines personnes nous rejettent à cause de notre couleur de peau.

J'adore écouter mes deux hommes préférés rire et discuter ensemble, Bill ne le montre pas mais il se sent très seul. Bien sûr, je sens qu'il aime ma compagnie mais notre communication se limite à de simples ronronnements lorsqu'il me caresse. Je sais bien que pour lui ce n'est pas suffisant.

Le 18 août, c'est l'anniversaire de Bill et Richard lui a fait une grande surprise. Il est venu nous chercher tous les deux et nous a emmené pique-niquer à la plage. Bill était ravi de revoir la mer ! Il ressemblait à un enfant. Nous avons passé une merveilleuse journée ensemble, et Richard nous a même promis que chaque premier dimanche du mois, il reviendrait nous chercher pour aller se promener à la plage.

Richard a changé notre vie à moi et mon ami.

Un an a passé depuis notre rencontre. Un jour, Richard est arrivé vers nous et j'ai tout de suite senti que quelque chose avait changé en lui. Il semblait radieux et apaisé. À peine était-il arrivé qu'il nous criait déjà : « Eh les amis, j'ai une merveilleuse bonne nouvelle à vous annoncer ! »

Depuis que nous connaissons Richard, je ne l'ai jamais vu aussi heureux, je me demandais vraiment la raison de cet enthousiasme. « Voilà plusieurs années que je mets beaucoup d'argent de côté. Il y a quelques semaines, mon patron m'a annoncé son souhait de vendre son entreprise pour partir vivre à l'étranger. Je ne pensais pas que cela était possible mais grâce à mes économies, je vais pouvoir racheter la boulangerie. » À cette annonce Bill sauta dans les bras de Richard en le félicitant pour sa réussite.

Richard rajouta : « Écoute Bill, j'aimerais faire quelque chose pour toi. Tu n'es pas obligé d'accepter mais je vais avoir besoin d'un apprenti dans ma boulangerie. Je sais que ce n'est pas ta partie mais je pourrais te former. Et puis, à l'étage de la boulangerie il y a une petite pièce. Ce n'est pas le grand luxe mais provisoirement ça peut te dépanner. Ton chat et toi serez mieux que dans la rue. D'ailleurs ton petit chat, il est peut-être temps de lui donner un nom !!! » Qu'en penses-tu ?

Je vois encore dans ma tête l'image de Bill apprenant cette nouvelle. Il avait les larmes aux yeux. Cet homme a réellement changé la vie de Bill et la mienne, nous lui sommes très reconnaissants pour tout ce qu'il nous a apporté.

Aujourd'hui ça fait une année qu'avec Bill nous avons emménagé à la boulangerie. Bill, Richard et moi ne sommes sûrement pas les plus riches mais nous sommes heureux. Et je sens que notre nouvelle vie nous prévoit encore plein de surprises. Et vous savez quoi ? ... J'ai même un nom main-

tenant. Je m'appelle Filou. Je ne suis toujours pas le chat le plus aimé à cause de mon pelage noir. En effet, chat errant ou chat domestique ... le chat noir fera toujours peur aux hommes. Par contre, je suis à présent un chat heureux. Heureux parce que je ne suis plus seul. Heureux parce que mon compagnon de galère semble avoir retrouvé un peu de sa dignité. Ils sont quand même étranges ces humains ! Depuis que Bill travaille à la boulangerie, le regard des gens a changé. Pourquoi ? C'est pourtant la même personne ! Bill lui, ne montre aucune rancœur. Il n'hésite pas à parler de sa vie d'avant afin que l'on sache que la vie n'est pas simple et que, quelles que soient les difficultés que l'on peut rencontrer, il faut toujours garder espoir en l'être humain. Je suis très fier que Bill fasse aujourd'hui partie de ma famille.

Filou, le Chat

JULIETTE DUTEIL
Prix Collèges 2022

LETTRE À GWEN LIÉVAL ...

Jean-Louis Liéval
20, rue de la République
75000 Paris

Gwen Liéval
2, rue Saint-Gilles
22000 Saint-Brieuc

Paris, le 1^{er} juin 1953

Ma chère maman,

J'espère que papa et toi vous allez bien, et que tout se passe bien au village depuis mon départ. Je t'envoie cette lettre pour te dire que mon installation à Paris s'est bien passée et que j'ai même déjà trouvé un travail ! Je suis chauffeur dans une compagnie de taxi. Je travaille tous les jours mais je suis bien payé et puis ce n'est pas très fatigant d'être assis toute la journée. Comme prévu, je loge chez tante Marguerite, j'ai une petite chambre sous les toits et je peux même voir la Tour Eiffel depuis ma lucarne !

Papa et toi, vous seriez affolés de voir toute cette effervescence dans les rues de Paris : des centaines de voitures parcourent les rues à longueur de journée, les gens se bousculent dans les rues et les magasins. L'animation est extraordinaire : ça me change bien de Saint-Brieuc ! Je me souviens que quand je suis arrivé, j'ai été vraiment ébloui par l'élégance des femmes, la vie parisienne luxueuse et raffinée, j'avais très envie de me mélanger à cette population nouvelle. Contrairement à chez nous, les gens ne se connaissent pas, ne se sourient pas et semblent absorbés par leur vie trépidante. Mais il y a aussi des bas quartiers comme le quartier du Faubourg Saint-Marcel où j'ai dû parfois passer, c'est le quartier le plus pauvre de Paris, les gens y sont différents. Bien sûr, ça se voit sur eux qu'ils sont pauvres : leurs vêtements tachés, abîmés ou bien leur visage... ils sont plein de suie, sûrement dû à leur dur travail dans les

usines. Mais là-bas, les gens sont souriants même envers nous, alors que nous sommes plus riches qu'eux, mieux habillés et que nous pouvons nous déplacer librement en voiture. On y voit vraiment la différence avec le cœur de Paris, c'est finalement plus agréable de passer dans ces rues que dans celles du centre.

L'autre soir, pour l'anniversaire de tante Marguerite, je l'ai invitée dans un restaurant assez chic de Paris (j'espérais secrètement m'intégrer à cette population raffinée en fréquentant un grand restaurant comme celui-ci). Elle m'en parlait depuis mon arrivée, mais c'était bien trop cher pour y aller sans une grande occasion. J'ai jugé qu'elle l'avait bien mérité après sa dure journée de travail. Donc nous voilà dans ce grand restaurant; le serveur nous conduisit dans une pièce magnifique bordée de murs très hauts avec de grands miroirs, le toit était en fait une verrière avec de jolis vitraux, c'était une grande pièce mais avec peu de tables, elles étaient très écartées afin que l'on ne puisse pas, à moins de tendre l'oreille, entendre les conversations des uns et des autres. Ça me changeait du restaurant de Grand-Père!

Une demi-heure après notre arrivée, nous venions d'être servis: tante Marguerite avait pris de la mousse de canard avec de la ratatouille, tandis que moi, j'avais pris de la poitrine d'agneau avec un écrasé de pomme de terre. Sur une table près de nous était assis un jeune homme d'une grande force, d'une certaine beauté d'athlète, un jeune bourgeois qui fit au garçon une réponse très dure, en le priant de lui préparer sa salade: « Je ne fais pas ma cuisine moi même! » Cela fut dit sur un ton d'une extrême grossièreté et dans le même instant, le regard du serveur et le mien se rencontrèrent. Il repartit aussitôt en cuisine avec l'assiette sans aucune réaction.

Tante Marguerite continua de manger comme si de rien n'était; je compris alors qu'elle était habituée à ce genre de situation, mais moi, venant d'une ville de province, j'en fus indigné. J'y repensai toute la soirée: le mépris de ce jeune homme, l'expression résignée du serveur ...

Ce fut quelques jours plus tard que je recroisai ce serveur. C'était une journée qui avait commencé comme toutes les autres: des clients impolis, pressés qui m'adressaient à peine la parole, à part pour me donner l'adresse où je devais les conduire. Mais malheureusement (ou heureusement) quand il fut à peu près quinze heures, mon pneu creva en plein centre-ville. Je n'arrivai pas à le changer rapidement et mon client s'impatientait, il finit par sortir de

la voiture en claquant la portière et alla prendre un autre taxi qui attendait de l'autre côté de la rue. C'est à ce moment qu'un jeune homme me tapota l'épaule pour me demander si j'avais besoin d'aide. Je ne l'ai pas immédiatement reconnu, ce n'est que quand il se releva pour me dire qu'il avait réussi que je le reconnus enfin : c'était le fameux serveur ! Pour le remercier, je lui proposai de lui offrir un verre dans le bar le plus proche, ce qu'il accepta.

Arrivés au bar, on s'assit à une petite table éloignée de toutes les autres, on prit plusieurs verres, on bavarda de nos vies respectives. J'appris qu'il s'appelait Jack, qu'il vivait à Paris depuis sa naissance mais que ses parents vivaient en Angleterre. À ses seize ans, ils l'avaient laissé en France chez son oncle pour qu'il travaille. Son oncle Frank était le propriétaire du restaurant où il travaillait. Il me révéla que c'était un patron odieux et encore plus comme tuteur, mais il n'avait pas trouvé d'autre travail pour partir du restaurant. Nous parlâmes également de cette soirée, il me raconta que ce genre de personne était courant dans ce restaurant et qu'il fallait mieux ne pas en tenir compte. Je lui parlai également de ma vie, mon arrivée ici, à Paris, mon ancienne vie à Saint-Brieuc. Il sembla absorbé par ma description de cette petite ville, lui qui n'était jamais sorti de la capitale. Il me posa beaucoup de questions et j'y répondis avec plaisir, j'étais content de voir que quelqu'un puisse s'intéresser à ma ville. Nous restâmes dans ce bar jusqu'à ce qu'il soit temps pour lui de prendre son service du soir. Une fois rentré chez tante Marguerite, je glissai ma tête à travers la lucarne pour admirer la Tour Eiffel, pensif : comment Jack pouvait-il supporter toute cette ingratitude de la part des clients ? Je ne le supporterais sûrement pas, tu me connais, je ne suis pas du genre à me laisser faire. C'est bizarre mais je crois que je n'aime pas Paris ... Les grands bâtiments, je les trouve trop oppressants, ils sont très beaux, c'est sûr, l'architecture parisienne est magnifique mais je m'en lasse, je les trouvais magnifiques à mon arrivée, identiques à ceux des livres que je lisais tous les soirs à la maison avant de m'endormir. Les riches Parisiens sont également difficiles à vivre au quotidien : ils sont extrêmement irrespectueux, ils se croient supérieurs aux simples travailleurs et cela m'est insupportable ! Tu dois penser que je ne réalise pas ma chance d'être ici, dans la ville où j'ai toujours voulu habiter, j'ai travaillé très dur pour y arriver, tu le sais, et pourtant je suis moins heureux ici loin de vous, mes chers parents, mais également du reste de la famille et de tous mes amis que j'ai laissés derrière moi.

Cela fait désormais plusieurs semaines que j'ai écrit le début de cette lettre, je pensais ne jamais te l'envoyer, mais j'ai changé d'avis. Depuis, j'ai rencontré une personne : Marie. Je l'ai rencontrée lors d'une balade sur le pont Alexandre III. Je t'épargne l'histoire de notre rencontre, je t'en ferai part dans une prochaine lettre ou alors quand je rentrerai à la maison. Ce n'est pas encore très sérieux mais Marie m'a beaucoup aidé à surmonter le mal de la ville. Elle est très à l'écoute des autres, tu t'entendrais bien avec elle. Elle habite dans un petit village en périphérie de Paris, j'ai d'ailleurs prévu de partir avec elle pour le découvrir. J'ai hâte de voir ça de mes propres yeux ! Je pars la semaine prochaine pour cinq jours.

Un petit village comme celui-ci me paraît peut-être plus adapté... J'espère fréquenter des gens simples, qui ne croiront pas avoir le droit de mépriser les autres. J'y réfléchis encore mais je compte bien m'y installer et louer un petit appartement avec les quelques économies que j'ai pu faire depuis mon arrivée. Je t'en reparlerai dans ma prochaine lettre. Sinon, j'espère qu'il n'y a aucun problème à la maison, que tout va bien pour papa et que tu ne t'ennuies pas trop sans ton fils aîné. J'espère que pour Paul aussi, tout se passe bien à l'école. Merci pour le temps que tu auras consacré à lire cette lettre.

Embrasse papa et Paul, je pense bien à vous !

Jean-Louis, votre fils adoré

ELY DESBOIS & EMMA JAFFRY
Prix Collectif Collèges 2022

29^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2023

La Société des Amis
organise son vingtième
Prix Louis Guilloux des Jeunes
qui a pour objectif
de faire découvrir cet écrivain et
de transmettre son œuvre à
de nouvelles générations à lire

Sujet proposé :

En août 1944, à la libération de Saint-Brieuc, Louis Guilloux devient, à leur demande, interprète auprès des forces armées américaines. Il raconte cette expérience dans O.K., Joe !

Personne ne parlait dans la voiture, ni les deux lieutenants dans le fond ni le chauffeur près duquel j'étais assis. Il pouvait être dans les trois heures de l'après-midi. Nous venions de quitter la mairie où les lieutenants étaient venus me trouver.

Dès en entrant dans mon bureau, le plus âgé des deux m'a demandé si j'étais bien l'interprète du maire ? Lui ayant répondu que oui, les lieutenants se sont présentés :

- Lieutenant Stone...
- Lieutenant Bradford.

Je les ai priés de s'asseoir. [...]

[...] il paraît que vous n'avez pas grand-chose à faire à la mairie ?

C'était vrai aussi. Je n'avais même rien à faire du tout.

- Dans ce cas, peut-être pourriez-vous nous rendre un grand service ?

Ils partaient à l'instant en mission et ils avaient besoin d'un interprète. Alors ? La jeep était devant la porte. [...]

J'ai répondu que oui, bien sûr. Pourquoi pas ?

Louis Guilloux, *O.K., Joe!*, éd. Gallimard, folio, p. 15 et 16.

2023

LE FRANÇAIS

*« On a laissé entrer des hordes de sauterelles dans le jardin
et confié les clefs à la nuit noire
nuit
où les oiseaux furent pendus aux arbres hébétés [...]
où les chants s'étranglèrent dans la gorge des oiseaux. »*

Laylà Serâhat Rowchani

Afghanistan, 15 août 2021

Aussi loin que dérive le regard, ce ne sont que crêtes rocheuses : un désert de poussières et de montagnes, lézardées de quelques chemins à peine perceptibles à l'œil nu. Une carriole y soulève un brouillard de sable, tandis qu'une poignée de chèvres se disperse dans une fine dentelle de pâturages. Ici la vie est simple, reculée mais tranquille. Des maisons en pisé, quelques arbres, des poulets et la rivière en bas, où les femmes s'affairent avec le linge.

Cela fait presque 10 ans qu'Ahabdul vit maintenant en France, mais seulement quelques jours au village le font ressentir à nouveau pleinement afghan, chez lui dans ce décor immuable. Ici, seuls les êtres sont les miroirs du temps. Sa mère ne lui a jamais paru si âgée. Elle est maintenant courbée, raidie, les rides accentuent la tristesse de son visage. Et pourtant elle sourit :

– Ahabdul, à quoi penses-tu ?

– À rien, Mâdar, je rêvassais en attendant Mustafa. Ici le temps s'arrête. C'est bien calme.

– « Quand il n'y a pas de vent les buissons ne bruissent pas. »

Ahabdul sourit tristement. Combien de fois a-t-il entendu sa mère parler en dictons afghans ! Elle les égrène comme si elle ne pouvait s'autoriser à exprimer ses propres pensées. L'image de sa femme et de sa fille lui reviennent. Si différentes, si françaises, il a bien fait de venir seul ici. Il n'avait pas

voulu leur faire prendre des risques en les emmenant, et pourtant il était loin de penser que les talibans s'empareraient si vite du pays. Avant même le départ des américains! Lui qui pensait pouvoir passer un long moment au village, prendre le temps de convaincre ses parents et son frère de rentrer en France avec lui. Et voilà que maintenant ce sont eux qui le pressent de partir, de répondre aux messages alarmistes de l'ambassade, sans qu'il ait eu le temps de leur exposer son projet. Ce qui lui paraissait si simple, en France, lui semble maintenant décalé, presque inconcevable. Comment convaincre sa mère de partir avec lui, quitter son village si précipitamment?

– Mâdar, j'aurais voulu que tu viennes passer quelques temps chez moi, en France ...

– Oh, Ahabdul! Ma place est ici, à la maison auprès de ton père et de ton frère, Mustafa.

– Mais je voudrais qu'ils viennent aussi ...

– Tu connais ton père! Jamais il n'autoriserait cela ...

– Peut-être pas spontanément mais souviens-toi! Il a bien fini par accepter que Mustafa aille au lycée Esteghlal ...

Ahabdul avait dû se battre pour que son père accepte d'envoyer son jeune fils dans ce lycée franco-afghan de Kaboul alors que l'aîné déjà était parti en France! Était-ce la peur des mollahs qui voyaient bien-sûr ce lycée d'un très mauvais œil, ou tout simplement la tristesse de vivre loin de ses deux fils, lui qui ne voulait pour rien au monde quitter son village? Ahabdul n'avait jamais réussi à savoir ce qui gênait vraiment son père. Néanmoins, il avait su le convaincre et Mustafa avait fini sa scolarité à Esteghal. Ce qui fait de lui maintenant un afghan instruit, capable de s'exprimer aussi bien en français qu'en persan, et aussi à l'aise en informatique que sur un terrain de foot. Membre de l'équipe nationale junior, il rêve autant d'être sélectionné par les Lions du Khorazan que de poursuivre ses études en France.

– Mâdar, je m'inquiète pour vous, de ce qui va arriver quand les talibans reprendront vraiment le pouvoir! ... Ils progressent, tu sais ... Ils ont repris Kunduz, mais aussi les villes de Lashkar Gah, Hérat et même Kandahâr. Ils se rapprochent, et plus rapidement que tu ne le penses ...

– L'armée va sans doute les arrêter avant qu'ils arrivent à Kaboul, lui répond sa mère avec une telle lassitude qu'Ahabdul comprend qu'elle y est déjà résignée.

Alors, quitte à raviver son inquiétude, Ahabdul tente malgré tout de rassembler ses arguments. Il évoque sa tristesse de la savoir probablement condamnée à vivre recluse chez elle, l'entreprise de son père dont l'avenir devient incertain, Mustafa lui-même dont les espoirs risquent d'être brisés, quant à ses sœurs ...

– Arrête Ahabdul ! le coupe brutalement Mustafa en arrivant. Les talibans ont dû changer depuis le temps. Et les mentalités aussi ... Réfléchis, maintenant les filles vont à l'école, certaines femmes travaillent, nous ne reviendrons pas à l'âge de pierre !

– Que Dieu t'entende, je n'en suis pas si sûr que toi ...

– Tu inquiètes notre mère pour rien, Ahabdul ! Et de toute façon on n'a plus le temps de discuter. Les talibans sont déjà aux portes de Kaboul. Si tu veux revoir ta femme et ta fille, il faut te décider et partir. Ils ne vont pas t'attendre indéfiniment à l'ambassade !

Se tournant vers sa mère, Ahabdul la supplie d'un dernier regard. Mais aussi faible qu'inébranlable, elle hoche la tête en disant :

– Non, Ahabdul, je suis désolée mais jamais je n'abandonnerai tes sœurs. Même mariées, elles peuvent avoir besoin de moi, elles ont besoin de moi ... Zahra ...

Sa voix se brise, ses mots restent en suspend. Il n'y a rien à dire. Sa jeune sœur a eu moins de chance que ses aînées et si personne ne peut y faire grand-chose, leur mère ne quittera pas le village en abandonnant sa fille. “ Je suis comme une tulipe dans le désert. Je meurs avant de m'ouvrir. Et la brise du désert éparpille mes pétales. ” Oui, même si ce n'est que pour ramasser des pétales.

Impuissant face aux drames qui menacent sa famille, Ahabdul se résout aux adieux. Mustafa a raison, les messages de l'ambassade sont de plus en plus pressants, tout français qu'il soit devenu, il risque bien de ne jamais revoir sa femme et sa fille s'il n'arrive pas à temps à Kaboul.

Le cœur serré, Ahabdul monte dans la voiture de Mustafa, prête pour le départ. Sans être loin de Kaboul, le village est isolé. Mais bientôt la piste caillouteuse et déserte qu'ils empruntent fait place à une route dont la circulation se densifie. Ils traversent des villages où quelques bâtisses flamboyantes côtoient de simples cubes en pisé, cernés de cimetières sur lesquels flottent des morceaux d'étoffes colorés. Devant ces paysages qui

défilent, Ahabdul semble lire l'histoire de son pays, une succession d'avancées et de régressions, ponctuées de violences. Ici, « le cœur de chaque mère repose sous la terre, la fierté de chaque père y est enterrée ».

Dans quel borbier le pays va-t-il encore sombrer ? Jamais encore ils n'avaient vu une circulation aussi dense en arrivant aux abords de Kaboul. Des centaines de voitures surchargées essaient de se frayer un passage mais la circulation est totalement bloquée. Mustafa et Ahabdul se résignent à abandonner la voiture pour tenter d'atteindre l'ambassade à pied, au milieu des cris et des klaxons. Le temps presse, tout risque de basculer très vite. Les recommandations de l'ambassade sont très claires, il ne doit pas chercher à rejoindre directement l'aéroport qui est submergé et dont tous les accès sont bloqués. Sur les réseaux sociaux défilent des images de centaines d'hommes désespérés qui tentent de s'accrocher aux avions qui décollent. Les vols programmés sont annulés, les ressortissants français doivent se rendre à l'ambassade d'urgence pour être exfiltrés par les airs avant qu'elle ne soit évacuée. Ahabdul scrute le ciel de crainte d'apercevoir l'hélicoptère français dans le ballet qui survole la ville. La panique est palpable, il n'y a plus personne aux commandes de l'État afghan, les militaires et les policiers désertent leurs postes. Des unités talebs paradent déjà dans la ville où fleurissent une flopée de drapeaux blancs et noirs, étendards de l'Émirat islamique. Ce n'est plus que désordre et sidération.

Ahabdul et Mustafa parviennent enfin au check point de Zambaq qui protège l'accès de la Green Zone où se situent les ambassades et le Palais Présidentiel. Il est encore mal contrôlé par les talibans qui y sont postés mais ne bloquent pas le passage. Les deux frères se joignent à la foule qui converge vers l'ambassade de France, la seule qui soit restée ouverte. Ils se massent devant le portail qui n'est plus protégé par aucun garde. Comme tant d'autres, Ahabdul brandit son passeport français, dans l'espoir qu'on lui ouvre.

Commence alors une attente interminable, sous la chaleur étouffante de ce 15 août. L'espoir et la colère se disputent les cœurs, beaucoup pleurent, d'autres prient, mais leurs prières ont déjà des accents d'oraison funèbre. De l'autre côté du portail, les français s'activent. Ils cherchent visiblement un moyen pour permettre l'accès aux ressortissants français

coincés dehors et aux afghans munis d'un visa sans prendre non plus le risque d'être envahis par la foule.

Pourtant le temps s'étire, le soleil commence à décliner quand soudain l'angoisse fige tous les visages. Des explosions se font entendre, des tirs d'armes automatiques et le rugissement de pick-up. Ce sont les talibans qui s'approchent du palais présidentiel situé au-delà de l'ambassade. Ils vont passer devant la foule toujours agglutinée fébrilement au portail, des plaintes s'élèvent de l'attroupement. On aperçoit déjà les premiers combattants du convoi, brandissant leurs kalachnikovs et haranguant dangereusement la foule, quand soudain le portail s'ouvre. Pris dans l'élan de la masse, Mustafa et Ahabdul se trouvent projetés dans la cour de l'ambassade, tandis que les gardes referment déjà le portail en toute hâte. Ils sont quelques centaines, aussi hébétés qu'exténués, à entrer enfin dans cette enceinte sécurisante. Pourtant, c'est un lieu étrangement désert qui les accueille. Une dizaine de policiers seulement sont restés sur le site qu'ont déjà quitté l'ambassadeur et ses conseillers.

Suivant les gardes qui les guident, la foule s'entasse dans les salles de sport de l'ambassade, où ils peuvent enfin boire et manger un peu. Le confort est sommaire mais ils se sentent malgré cela soulagés. Leur sort repose maintenant entre les mains du gouvernement français qui a le devoir de tout mettre en œuvre pour assurer leur sécurité et leur évacuation. Tenant toujours son passeport à la main, Ahabdul se fait accoster par un des policiers qui lui demande de le suivre. Les allers et venues sont fréquents, plusieurs réfugiés ont déjà été sollicités pour participer aux tâches auxquelles les gardes seuls ne pourraient suffire comme organiser l'espace, cuisiner les produits stockés dans les réserves des cuisines, collecter les restes et les déchets ...

Pourtant, les deux frères sont conduits dans un bureau de l'ambassade où un commandant leur propose de s'asseoir. Identifié comme français, Ahabdul peut rejoindre une zone isolée de l'ambassade, où une centaine de personnes prioritaires attendent là aussi d'être évacuées.

Le commandant s'adresse alors à eux, l'air exténué: « L'exfiltration de cette zone doit se faire cette nuit par hélicoptage depuis le jardin. Vous partirez à bord d'un Chinook américain. » Puis s'adressant à Mustafa,

il ajoute : « Vous pouvez venir vous-aussi, nous avons réussi à les convaincre d'embarquer quelques ressortissants Afghans. Nous devons cependant vérifier votre identité, les américains veulent des gages de sécurité ! », s'excuse-t-il.

Mais à leur grande surprise, Mustafa le remercie dans un français parfait, lui expliquant qu'il est juste venu pour accompagner son frère et qu'il ne compte pas, pour sa part, quitter l'Afghanistan. Devant leurs regards incrédules Mustafa semble gêné et bafouille :

– La femme que j'aime m'attends, je ne partirai pas sans elle ...

Rompant le silence qui s'est installé, le commandant lui répond :

– Je comprends, c'est honorable, mais dans ce cas, peut-être pourriez-vous nous rendre un grand service ?

Tous les employés afghans ont déjà été exfiltrés, secrétaires, traducteurs, même les agents d'entretien ou de restauration. Ils se débrouillent en sollicitant les réfugiés, mais ils ont besoin d'un interprète. Mustafa obtiendrait un visa pour lui et son amie, ils pourraient venir en France quand les choses se seraient calmées. Alors ?

Mustafa lui répond que oui, bien sûr ... Pourquoi pas ?

ALBANE PLURIEN

Prix Lycées 2023

ILS ÉTAIENT DIX-SEPT

Le chauffeur, suivant les indications du lieutenant Stone, s'est arrêté devant une ferme à l'extérieur de Saint-Brieuc. C'était une majestueuse bâtisse de pierre qui s'apparentait plus à un manoir. Mes yeux l'ont scrutée attentivement. Qu'est-ce qui aurait bien pu me faire venir ?

– Vous n'aurez pas ici les réponses à vos interrogations, m'a prévenu le lieutenant Stone.

Et il m'a expliqué :

– Les propriétaires de la ferme, un trentenaire et son frère de dix-neuf ans, sont tous deux morts au combat. En Belgique, paraît-il. Nous (il se désigna ainsi que le lieutenant Bradford) avons été désignés pour entretenir la ferme un moment. Mais nous avons découvert ... quelque chose. Surprenant. Alarmant. Votre aide nous sera assurément précieuse.

Sur ce, il m'a emmené à l'intérieur de l'étable, en contrebas de la maison, où il n'y avait plus aucun animal.

– Vous voyez ? me demanda-t-il en désignant, par la lucarne poussiéreuse, une masse sombre qui émergeait au milieu des arbres fruitiers.

En effet, je la distinguais vaguement. Cela semblait être la partie supérieure d'un blockhaus, en plus sauvage et moins régulière.

– Ce n'est pas un blockhaus, m'a dit le lieutenant Bradford comme s'il lisait dans mes pensées. En réalité, nous ne savons pas quelle est son utilité à l'origine.

À ma grande stupéfaction, il a ouvert une trappe dans le sol. Je ne l'avais pas remarquée du fait de l'obscurité. Je l'ai suivi, peu rassuré, et nous avons cheminé dans un tunnel en pente douce qui a débouché, trente mètres plus loin, sur une porte close.

– À partir du moment où vous aurez ouvert cette porte, je ne pourrai plus rien vous expliquer. Vous en saurez autant que moi.

Le lieutenant Bradford s'est décalé sur la gauche et j'ai ouvert la porte.

Une quinzaine d'enfants se tenaient là, dans une pièce grande comme une salle de classe éclairée à la lumière de deux minuscules fenêtres près du

plafond. Ils étaient amaigris, fatigués et nous regardaient avec hébétude. J'ai pensé qu'ils devaient être des juifs cachés.

– Leur physique ne vous rappelle rien ?

Si, évidemment. Tous grands, cheveux blonds presque blanc, yeux clairs, musclés malgré leur jeune âge : la description parfaite d'un aryen selon Adolf Hitler. Comment avais-je pu passer à côté ?

– Heil Hitler !

Le plus grand a tendu son bras droit devant lui. Qui était-il pour faire ce salut en France ? Les enfants, tous des garçons, étaient dix-sept : ils devaient avoir entre quatre et onze ans, sauf deux un peu plus âgés. C'étaient sûrement les chefs du groupe. À en juger par la pâleur excessive de leur peau, ajoutée à d'immenses cernes qui leur gonflaient les yeux, j'ai supposé qu'ils devaient être enfermés là depuis deux semaines au moins. Mon rythme cardiaque s'est quelque peu apaisé lorsque j'ai vu des restes de nourriture entassés près d'une réserve.

La situation était pour le moins inhabituelle, sinon unique, et j'ai compris qu'il était de mon devoir de mener l'enquête. Alerter les autorités ne m'a étonnamment pas traversé l'esprit.

– Lieutenant Stone, lieutenant Bradford, il nous faut sortir ces enfants de là. Installez-les dans la maison mais prenez garde à ce que personne ne les voie.

Je suis retourné à la ferme le lendemain. La stupeur était passée et j'étais désormais rempli d'une curiosité nouvelle.

Le lieutenant Stone m'a conduit dans la chambre où attendaient muettement les garçons. Les deux adolescents s'étaient allongés sur le lit ; tous les autres étaient assis contre le mur.

– Ils parlent tous français mais se revendiquent allemands. En fait, ils manient aisément les deux langues. Pardonnez-moi, vos qualités d'interprète seront, contre mes attentes, superflues.

J'ai fait signe au lieutenant que cela avait peu d'importance.

– Qui est le plus âgé d'entre vous ? leur ai-je demandé, m'adressant principalement aux deux grands.

Le garçon à droite sur le lit a levé la main, suffisant, mais ses traits tirés ont trahi une certaine forme d'appréhension. Je l'ai invité à me suivre jusque dans la cuisine où nous pourrions parler sans être interrompus.

- Quel est ton nom ?
- Et qu’allez-vous faire ? a-t-il répliqué vivement.
- Vous protéger. Rien que vous protéger.

Le garçon paraissait sceptique. J’ai opté pour la stratégie transparente : lui faire part de chacune de nos intentions et expliquer pourquoi il était absolument nécessaire qu’il nous raconte son histoire.

- Très bien, a-t-il soupiré, résigné. De toute façon, je n’ai pas le choix ?
- Non, en effet. Je t’écoute.
- Je m’appelle Günter. J’aurais dû avoir un nom de famille mais je n’en ai pas, vous savez pourquoi ? La guerre a éclaté l’année où j’aurais dû me faire adopter. Oncle avait réussi à rallier l’Allemagne, nous savions nous comporter comme de bons aryens. Il allait être félicité par Père en personne pour son initiative quand il a été obligé de quitter la Lorraine pour la Bretagne. Il ne nous a jamais dit pourquoi. En tout cas, il nous a emmenés avec lui.

– Comment les gens ont-ils réagi quand ils vous voyaient, tous, quasiment identiques ?

L’histoire de Günter paraissait des plus curieuses et je devais me retenir de ne pas lui poser toutes les questions qui me brûlaient la langue.

– Pourquoi cette question ? Personne ne nous voyait, on était cachés. Ensuite, Oncle nous a abandonnés ici.

J’ai planté mon regard bienveillant dans le sien, lutteur. Il s’est quelque peu apaisé et lorsqu’il a repris la parole, sa voix n’était plus qu’un murmure.

– Je crois qu’Oncle est mort.

Lui en demander la cause se serait apparenté à un véritable manque de tact ; je l’ai plutôt interrogé sur l’identité de cet oncle.

– Je ne sais pas. C’est celui qui nous a élevés, enfin surtout les autres. Moi, je ne suis pas né là-bas.

– Là-bas où ?

– Günter n’a pas répondu.

– Qui est ton père ? ai-je tenté. Ma question n’a pas semblé lui plaire.

– Enfin ... notre Père à tous ! Le Führer !

À nouveau indigné, j’ai mis fin à l’entretien. Mieux valait agir l’esprit lucide. Mes acolytes ont été informés du contenu de la conversation, mais je les ai priés de garder le silence.

L'unique personne que je croyais capable de m'éclairer s'avérait être mon meilleur ami, Jean, que je suis passé voir dès en sortant de la ferme. C'était un professeur respecté, d'une certaine renommée. Il connaissait beaucoup de choses.

– As-tu une idée de qui sont ces enfants? lui ai-je demandé après lui avoir exposé les faits.

– Eh bien, m'a-t-il dit après un instant de réflexion, il se pourrait que oui. As-tu déjà entendu parler des Lebensborn?

Je lui ai fait signe que non.

– Ce sont des sortes de maternités où Hitler fait naître de purs représentants de la race aryenne, selon les critères de l'idéologie nazie. Les deux parents sont dûment sélectionnés pour s'accoupler et la mère accouche dans le Lebensborn. On lui interdit de rester près de son enfant qui peut dès lors être adopté par une famille allemande. Selon les rumeurs, il y a un Lebensborn aux alentours de Paris mais je doute que les enfants proviennent de là-bas. Jamais ils ne les auraient abandonnés dans un abri souterrain; tout est bien trop millimétré, trop encadré.

– Mais d'où viendraient-ils, alors?

Jean s'est gratté la barbe, songeur. Il paraissait inquiet.

– Étant donné que les enfants ont un phénotype semblable et que le Lebensborn est pour l'instant la seule hypothèse plausible, je soupçonnerais l'existence d'un Lebensborn clandestin. Vois-tu, peut-être que l'homme qu'ils appellent Oncle est un adepte d'Adolf Hitler. Il n'a pas le rang pour intégrer un Lebensborn mais s'arrange pour reproduire le concept de manière illégale.

C'était réellement possible, il fallait que j'approfondisse cette piste. J'ai chaleureusement remercié Jean qui m'a prié de repasser à l'occasion et je suis retourné à la ferme.

Tous les enfants jouaient dans le champ abandonné sous l'œil attendri du lieutenant Bradford, excepté Günter. Il était assis sur un banc de pierre, les bras croisés sur la poitrine. Je me suis assis à ses côtés et lui ai serré la main.

– Günter, mon garçon. Quelque chose ne va pas?

– Oncle m'avais promis la gloire et voilà qu'il nous a abandonnés. En plus, il est sûrement mort. Tout cela n'aura servi à rien.

– Tout ira bien, lui ai-je promis.

C'était la seule chose qui me soit venue en tête en cet instant.

– Günter, peux-tu me dire d'où tu viens? Soupir de résignation.

– Oncle organisait des naissances en Lorraine et il m'a enlevé à ma famille pour servir de guide aux autres enfants. Ils avaient un peu peur alors je leur expliquais que leur situation était une excellente chose pour la nation allemande. Ils étaient rassurés, j'étais un peu leur grand frère. Mais Oncle a fait des promesses qu'il n'a pas tenues. Voilà ce qui ne va pas.

– Ton oncle croyait en ce qu'il faisait, n'est-ce pas?

– Absolument, et moi aussi d'ailleurs. Pas vous?

Günter m'a lancé un regard acéré, plein de reproches et sûrement de regrets.

– Ça ira, ai-je simplement répété. Ça ira.

Quelques mois plus tard, j'ai à nouveau pénétré dans la ferme. Juin approchait à grand pas et je dois dire que j'en étais plutôt ravi; le soleil avait été très timide depuis octobre dernier. Jeanne, qui s'occupait des enfants, m'a accueillie une grande casserole dans les mains.

– Le repas de ce soir? ai-je souri.

– Ils sont affamés quand ils rentrent de l'école. Oh, et intenable aussi.

Dix-sept minots, c'est pas rien!

Elle m'a conduit dans le salon réaménagé où nous nous sommes assis dans les fauteuils.

– Tu connais donc l'objet de ma venue?

– Tu voulais m'parler d'l'enquête, c'est ça? J'ai confirmé d'un hochement de tête.

– Malgré toutes nos recherches en Lorraine, rien ne témoigne de l'existence de ce quasi Lebensborn. Personne n'est en mesure de nous aider, pas même en Allemagne. Les recherches ont pourtant été plus que vigoureuses. Mais tu le sais déjà, je te tenais au courant régulièrement.

– Mon dieu, j'étais désespérée. Combien de gamins sont encore dans ce cas...

– Rassure-toi, la guerre est finie. Tous les Lebensborn officiels ont été dissous. Quand à celui-ci... En fait, je crains qu'il soit tout bonnement impossible de déterminer l'origine exacte de ces enfants. Nous avons trop peu d'éléments. Mais...

Quelques secondes m'ont été nécessaires pour ordonner mes idées. Jeanne a respecté mon silence.

– Ils essayent d'oublier. De toute évidence, leur vie avant ne devait pas être facile.

Jeanne savait pertinemment que je pensais comme elle : aux conditions dans lesquelles les enfants étaient nés, à la clandestinité qu'ils n'avaient jamais choisie, à ce qu'ils étaient destinés à devenir.

Ils croyaient en l'idéologie nazie parce qu'on la leur avait inculquée mais ne demandaient qu'à découvrir autre chose.

La porte s'est ouverte d'un coup et une avalanche de cheveux blonds a déboulé dans le salon. La pendule indiquait cinq heures moins le quart, les enfants rentraient de l'école communale.

– L'essentiel, c'est qu'ils sont heureux désormais, a soufflé Jeanne.

Mon regard protecteur s'est posé sur chacun d'eux : Klaus, Helmut et Gerhard se poursuivaient, Rolf chantonnait dans son coin, Lothar et Günter comparaient leurs biceps,

Markus, Ralf, Heinrich et Adolf tentaient tant bien que mal de démêler un nœud, Florian serrait Hans dans ses bras parce qu'il pleurait, Frederick et Harald se disputaient pour une part de gâteau, Kaspar taillait un bout de bois et Jakob lisait le livre de Max par-dessus son épaule.

– Oui, ai-je murmuré à mon tour. C'est sûrement l'essentiel.

LÉONIE MARTIN
Prix Collèges 2023

TRADUCTRICE DE GUERRE

Me voici dans une voiture avec deux personnes que je connais à peine. Nous sommes en route pour je ne sais où.

Au début de mon voyage j'étais stressée mais, pour une raison que je ne définis pas, j'ai fini par retrouver ma sérénité. Depuis, je ne fais que regarder les plaines et le lointain paysage. Je compte les vaches, je chantonne dans ma tête ... Vous me direz que cela ne sert à rien ! Cependant, ça m'aide à passer le temps.

Je ne saurais dire pourquoi mais j'ai un mauvais pressentiment. Voilà ! L'angoisse est revenue !

Au fait, moi c'est Alice et j'ai trouvé le cahier que je suis en train de remplir dans une vieille pile de livres. Je me suis mis dans la tête de finir ce journal avant la fin de l'été.

* *
*

Reprenons. Je m'endors pendant un temps indéfini. Et c'est le lieutenant je sais plus quoi, qui me réveille pour m'annoncer qu'il faut que je me bouge, vite.

« *Quickly!* » L'un des nombreux mots que je vais entendre plus que ma propre respiration pendant ce voyage. Cela me change des journées d'inactivité ennuyeuses à la mairie de Saint-Brieuc.

Je relève à peine la tête que je vois des centaines de personnes près d'un port. Où vais-je et avec qui ? Pas le temps de parler ni de faire quoi que ce soit : me voilà déjà dans un bateau avec les deux mêmes inconnus.

En bandoulière, un vulgaire sac, avec presque rien dedans, et, pour seul compagnon, mon petit carnet de bord.

Je me hisse sur le bateau. Une voix me demande de la suivre. Je comprends, en me retournant, que l'homme en uniforme blanc, est l'assistant des messieurs avec lesquels je suis.

Il me conduit dans une petite chambre et me dit de bien m'installer. En anglais bien sûr.

Après une heure et demie d'emménagement et de rangement, on vient me chercher. C'est le lieutenant Stone – il s'est enfin présenté – qui vient et me dit : « Madame Alice, il faut venir avec nous sur le pont ... Nous devons clarifier les choses car nous n'avons pas encore eu le temps de le faire avant. »

Mais attends, cela fait sept heures au moins que je suis avec vous et vous n'avez pas eu le temps de me parler ! Je traverse le couloir ... Enfin le pont ! Là, je m'installe sur un petit banc. J'écoute des hommes dont je ne sais rien.

Ils me disent : « Voilà, si nous vous avons prise parmi nous, c'est parce que nous avons besoin de vos services. Nous savons que vous maîtrisez plusieurs langues, alors on voudrait que vous nous traduisiez les paroles des prisonniers capturés. Et aussi celles des autres prisonniers français. Enfin si vous savez parler français bien sûr ... » Ils poussent un timide rire qui m'agace au plus haut point.

De qui se moquent-ils, là ? Bien sûr que je sais parler français !

Bon. Ils me disent aussi que le voyage dure six semaines, qu'on va aux États-Unis et que je serais logée dans une chambre située dans une caserne. D'après lui, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir. Prolixe, le colonel !

Je ne vais pas détailler ce voyage en bateau car ce n'est pas très intéressant. En plus, j'ai égaré mon cahier pendant une semaine et demie.

Après six semaines de mal de mer, nous arrivons aux États-Unis, le pays de mes rêves, enfin, maintenant, celui de mes cauchemars. Je monte dans une petite voiture avec les deux lieutenants ; j'en profite pour reprendre mon journal. Puis après plusieurs heures passées à rouler, à s'arrêter pour manger, à rouler encore, puis à s'arrêter de nouveau pour je ne sais quoi, on arrive enfin à destination : un triste bâtiment orange entouré d'une sinistre clôture en barbelé électrifié. Super l'ambiance !

Et dire que c'est ici que j'attendrai sûrement la fin de la guerre. « Attendez ! » en anglais. L'une des nombreuses injonctions qu'on m'adresse le plus désormais.

En rentrant dans l'endroit froid qui allait me servir de logement pendant longtemps une vague violente d'angoisse s'empare de moi.

Allez Alice, tu ne veux pas abandonner maintenant, surtout que tu ne peux plus ! Mais que t'est-il passé par la tête ?

Après une heure passée à me lamenter sur mon sort, je décide de sortir de ma grotte et d'aller faire ce pour quoi je suis ici. Traduire les aveux et paroles des détenus italiens, allemands et autres.

J'entre dans une petite pièce avec le lieutenant Bradford et je vois un homme, fatigué par la vie, épuisé et maigre comme un bâton. Il avait des milliards (façon de parler) de blessures, de la plus insignifiante à la plus atroce. Un garde me fait signe de me poser sur une chaise en face du détenu. L'interrogatoire commence.

Je comprends que cet homme est un espion italien envoyé par des mauvaises personnes, et qu'il voulait savoir ce qu'il se passait au sein de l'armée américaine. Il parle italien et un peu allemand. Le lieutenant pose quelques questions : « Comment vous appelez-vous ? Que faisiez-vous sur ce port, et qui vous a vraiment envoyé ? » Un silence gênant s'est installé. « *Are you waiting?* » dit-il en me regardant d'un œil plein de haine. « *Translate!* » On attendait ma traduction. Je l'ai compris en retard.

« Je m'appelle Riccardo, répond l'homme, et j'ai été menacé pour faire ce travail. On m'a dit que si je n'obéissais pas, on enlèverait ma fille, ma femme et que je ne les reverrais plus jamais ... Je hais vos lois qui vous autorisent à torturer vos prisonniers ! En plus vous m'avez menti. Vous m'avez dit que vous m'amenez aux États-Unis pour un travail et voilà que je me retrouve en prison. Ayez pitié de moi, je vous en prie ! »

L'homme tremblait et pleurait de désespoir, de peur, de haine. Il m'a fait de la peine. Mais le lieutenant, lui, je parie qu'il n'a pas de cœur et pas de pitié. Il n'a pas d'empathie.

Les États-Unis ne sont pas comme je les imaginais, bien au contraire. Il m'arrive avec ce pays ce qu'il m'est arrivé avec la magie. Quand j'étais petite, j'aimais la magie plus que tout. Mais un jour dans la chambre de mon frère, je vis un livre intitulé : « Les secrets de la magie ». Je ne sais pas vraiment pourquoi je l'ai ouvert, mais, depuis, je n'ai plus jamais voulu voir les spectacles qui me réjouissaient tant.

En sortant de la salle d'interrogatoire, j'avais la boule au ventre. J'ai couru dans ma chambre hautement surveillée. Je me suis écroulée sur le lit. Je ne sais plus quoi penser. Je sens que quelque chose est louche ici, je ne suis pas là pour mes compétences seulement. Pourquoi m'ont-ils choisie alors ?

Je repense à *Riccardo*, ce prisonnier dont l'histoire m'a beaucoup touchée. Il a parlé de tout ce que ces geôliers lui font subir, les mensonges dont il avait été victime. Et il avait l'air d'avoir peur. Il n'était pas *libre*. Il voulait venir aux États-Unis, comme moi et voilà qu'il se retrouve en prison. C'est ça le pays de la liberté? Pour moi, un pays de liberté, c'est un pays où on peut venir et d'où l'on peut partir quand on veut, un pays où l'on peut dire ce que l'on pense sans être inquiété, sans avoir peur de le dire. Mais là, je me rends compte que les États-Unis ne sont pas ce qu'ils prétendent être; ce qu'on appelle le « rêve américain » n'est en fait qu'un fichu mensonge.

Pauvre Riccardo, la souffrance se lisait sur son visage. Il avait le teint pâle, le nez rouge, des cernes, les yeux injectés de sang comme s'il ne faisait que pleurer et qu'il ne dormait pas. J'ai remarqué qu'il avait un œil au beurre noir. Il avait également une grosse marque sur le torse, car, oui, il était torse nu. Il saignait beaucoup en raison des blessures qui ne cessaient de se dessiner sur son corps. Dans son regard, je lisais le désespoir. Il semblait m'appeler à l'aide. Mais, hélas, chacun des gardes et des lieutenants faisait au moins deux fois ma taille.

À ce moment-là, j'étais sous le choc. Je venais de comprendre qu'on m'utilisait à des fins que je n'approuve pas. Quand j'ai choisi de faire le métier de traductrice, c'était pour aider les gens à se comprendre, à faire le lien... Mais voilà qu'on m'utilise pour massacrer une personne...

Sans l'ombre d'une hésitation, le lieutenant Stone, entré dans ma chambre sans frapper, me tire de mes pensées en hurlant: « Allez, vite, on y va! Il faut se remettre au travail! On n'a pas recruté une pleurnicharde mais une traductrice! »

Je me lève et lui dit avec un courage que je ne me connaissais pas: « Vous savez ce qu'elle vous dit la traductrice? Qu'elle en a marre de se faire mener en bateau comme ça par deux pauvres lieutenants de rien du tout! Maintenant vous allez me laisser sortir et vous allez faire votre cirque ailleurs!

– Pauvre petit bout de chou. Pour qui tu te prends hein? On t'a recrutée, tu es venue, maintenant tu m'obéis, c'est clair? Allez au boulot! » Je repars me cacher dans mon lit. Étonnamment, le lieutenant fait demi-tour. Il s'en va en rigolant à gorge déployée. Je me suis mise à pleurer. Je me rappelle

ma tendre mère qui sans cesse me répétait de me méfier de tout et de n'importe qui. Souvent les gens d'apparence irréprochables sont les plus viles créatures.

* *
*

Je n'ai pas écrit depuis longtemps car je rentrais en bateau clandestinement. Évidemment, les lieutenants ne m'ont pas payée. Ces malpolis m'ont juste dit que tout ce qui s'était passé là-bas devait rester secret, sinon ils me retrouveraient et me feraient vivre un enfer sur terre.

Je suis enfin de retour dans mon petit village. C'est bon d'être chez moi. Je suis d'ailleurs en train de trier des papiers pour la mairie. Finalement, je trouve cela très apaisant. Mais il y a quelque chose qui me tracasse toujours : comment ces gens ont-ils fait pour me trouver ? Oh et puis zut, je suis déjà contente de n'être pas morte, alors on se moque de tout le reste...

Mais Riccardo ?

Merci petit carnet. Je vais te poser là ; comme ça, quelqu'un pourra lire mes aventures. « AH MAIS NON ! Cette histoire doit rester secrète ! » On dirait que je vais devoir vivre avec ce secret jusqu'à la fin de mes jours. Est-ce vraiment ça le prix de la liberté ?

LOREDANA POPA
Mention Spéciale Collèges 2023

*Le Prix Louis Guilloux des Jeunes est organisé par
la Société des Amis de Louis Guilloux.*

*Nous remercions le Conseil régional de Bretagne,
le Département des Côtes d'Armor
et la Ville de Saint-Brieuc pour leur soutien fidèle.*

*Nous remercions également le Rectorat d'Académie de Bretagne,
la Direction de l'Enseignement catholique,
la Bibliothèque André Malraux et la Bibliothèque des Côtes d'Armor
pour la diffusion du Concours à tous les collèges et lycées de Bretagne.*

Compagnons d'écriture

Écrire avec Louis Guilloux à partir d'un extrait d'un de ses ouvrages, voilà ce que nous proposons chaque année aux jeunes pour les inviter à participer à notre concours. Depuis près de trente ans des centaines de scripteurs nous ont confié leurs textes. Le succès ne se dément pas. En témoigne la ferveur qui règne à la cérémonie de remise des prix.

« *La poésie sera faite par tous, non par un.* » disons-nous à la manière de Lautréamont.

« *Si tout le monde écrivait, qu'en sera-t-il des valeurs littéraires?* » semble lui rétorquer Paul Valéry.

À vous d'apporter une réponse en lisant une sélection des nouvelles primées en 2020, 2021, 2022 et 2023.

